LEVEL
ONE

Cahiers
du Cercle Ernest-Renan
POUR LIBRES RECHERCHES D'HISTOIRE DU CHRISTIANISME
Paraissant tous les trois mois

LES ORIGINES DU CULTE DE MARIE

par Prosper ALFARIC

Professeur honoraire d'histoire des religions
à la Faculté des Lettres de Strasbourg
Président du Cercle Ernest-Renan

CERCLE ERNEST-RENAN
3, rue Récamier - PARIS VII^e
C. C. P. Paris 10.606-47

Abonnement de base : depuis 300 F. (Etranger 450) ; de soutien : depuis 1.000 F.

N° 2 - Deuxième trimestre 1954 Le N° isolé : 120 F.

ORIGINE ET BUT DU CERCLE ERNEST-RENAN

Le « Cercle Ernest Renan pour libres recherches d'histoire du Christianisme » est né de propos familiers échangés entre amis sur la genèse de l'Eglise, sur certains aspects de son histoire et sur ses tendances actuelles. Il nous est vite apparu qu'il serait opportun de nous rencontrer à intervalles réguliers et de nous adjoindre des camarades animés du même esprit qui deviendraient, en toute cordialité, des collaborateurs. Ainsi a été élaboré, dès 1950, un premier programme destiné à une publicité restreinte, dont l'extrait suivant donne la substance :

« Nous sommes quelques-uns à penser qu'il serait opportun de constituer un groupe vivant et agissant, destiné à faciliter les échanges de vues et de renseignements, les recherches personnelles et la diffusion des résultats acquis, en tout ce qui concerne les origines lointaines ou proches du Christianisme, les facteurs de son évolution, la nature et la portée de son rôle social.

« Un tel organe de liaison peut être en tout temps très utile. Nous le jugeons, aujourd'hui, indispensable. D'une part, en effet, l'Eglise se montre plus entreprenante et novatrice que jamais. D'autre part, des documents inédits comme ceux des manuscrits, vraisemblablement esséniens, découverts depuis peu à l'ouest de la Mer Morte, viennent s'ajouter à ceux que nous ont déjà livrés d'autres découvertes du même genre et aux innombrables écrits, depuis longtemps connus, qui restent encore enveloppés de mystère.

« En raison du programme envisagé, notre groupe s'intitule « Cercle Ernest Renan », comme d'autres Cercle Descartes, Cercle Claude Bernard, Cercle Anatole France, Cercle Paul Langevin. Il n'a pas plus l'intention de s'en tenir à la pensée de Renan que ses pareils à celle de Descartes et de Claude Bernard, de France et de Langevin. Il veut seulement se mettre, comme eux, sous le patronage moral d'un grand esprit qui donna un bel exemple de pensée libre, de recherche audacieuse, de dévouement à la science, et qui serait le premier aujourd'hui à vouloir se dépasser lui-même.

« Tous ceux que ce programme attire seront chez nous les bienvenus. Tous sont invités à nous dire leurs désirs, à nous proposer leurs suggestions, à nous faire bénéficier de leur collaboration.

« Nos réunions seront en principe, mensuelles. Nous en donnerons un aperçu sommaire dans un « Bulletin » paraissant tous les mois.

« Par son intermédiaire, nous nous tiendrons en liaison étroite avec ceux de nos adhérents qui ne pourraient assister aux réunions. Il nous sera donc possible de recruter des adhésions en province et de constituer ainsi à travers le pays un bloc puissant d'esprits libres capables de se prononcer en connaissance de cause sur la vie et l'action des croyances communes. »

L'appel fut entendu par beaucoup et nous amena des adhésions nombreuses dont la liste n'a cessé de s'allonger et donne un total déjà imposant.

LES ORIGINES DU CULTE DE MARIE

INTRODUCTION

Le Pape Pie XII, en faisant de 1954 une « année mariale », n'a voulu directement commémorer que la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception en 1854 par Pie IX. Mais ce rappel nous est une occasion de remonter beaucoup plus haut, jusqu'aux premières origines du culte de Marie.

Pour le Pape et pour l'ensemble des croyants, ces origines se confondent avec celles du Christianisme qu'exposent les Evangiles canoniques. De ce point de vue, le Christ lui-même a eu un culte filial pour sa mère, ses disciples s'y sont associés dans la mesure où ils ont participé à son esprit.

Pour nous, qui n'admettons pas son existence historique, les faits se présentent sous un aspect tout autre. Une étude critique très nette et très serrée s'impose donc ici.

Elle ne semble pas avoir été jamais tentée en la forme voulue. Si étonnant que cela puisse paraître, le sujet, jusqu'en cet an de grâce 1954, demeure singulièrement « vierge ».

Le savant explorateur des dogmes catholiques qu'était Joseph Turmel ne l'a point abordé. Il a publié, en 1907, dans la « Revue d'histoire et de littérature religieuses » d'Alfred Loisy, sous le pseudonyme « Guillaume Herzog », une ample monographie sur « La Sainte Vierge dans l'histoire », dont un tirage à part de 162 pages in-8° a paru, en 1908, chez Emile Nourry. Il a encore consacré à ce thème, en 1925, chez Rieder, dans la Collection « Christianisme » de P.-L. Couchoud, sous le pseudonyme « Louis Coulange », un volume in-16 de 158 pages : « La Vierge Marie ». Enfin, il a présenté, sous son vrai nom, les résultats de ses tra-

vaux sous une forme nouvelle dans le 2e volume de sa grande « Histoire des dogmes » (p. 425-529), où la « Marialogie » est annexée à la théologie de « l'Incarnation ». Il y expose avec beaucoup d'érudition et de finesse les multiples variations des anciens Pères, des Docteurs scolastiques et des théologiens modernes les plus côtés et les plus officiels, sur ce thème extraordinairement mouvant, qui se prête à toutes les fantaisies de la dévotion la plus personnelle. Mais il n'est pas remonté au-delà des fictions évangéliques. Il ne le pouvait pas, n'en étant pas bien dégagé. Il tenait en effet pour foncièrement vrais les récits canoniques concernant la naissance et la parenté de Jésus.

A partir du moment où l'on s'écarte des données officielles de la tradition, le besoin s'impose plus que jamais, du point de vue d'une saine raison, de considérer les textes et les faits religieux sous un angle social, de s'enquérir des facteurs collectifs qui les ont provoqués et sans lesquels on ne peut les comprendre.

Or, plusieurs courants de cet ordre s'offrent ici à nous. Certains tiennent au milieu palestinien d'où le christianisme procède, d'autres à la communauté romaine dont il a dépendu dans la suite, d'autres encore aux influences égyptiennes qui ont agi plus tard sur son évolution.

I. ORIGINES PALESTINIENNES

Les origines palestiniennes ont ici un intérêt primordial, étant les plus anciennes. Encore convient-il d'en débrouiller les fils avec une certaine minutie, en tenant compte de leurs dates relatives, car ils ne sont pas tous de la même époque et il faut tenir un très grand compte de leur chronologie.

A. Pas de mère du Christ

Peu après le début de notre ère, quand les Romains ayant déposé le dernier roi de Judée avaient pris possession du pays, la conviction s'était établie chez les Juifs que l'on était arrivé au temps prédit par le célèbre oracle de Jacob (*Gen.*, XLIX, 10), selon lequel, d'après l'interprétation courante, le pouvoir ne serait pas enlevé à Juda avant l'avènement d'une personnalité transcendante disposant d'une autorité souveraine (V. Cah. I, p. 24). Tandis que la masse des Juifs entendait cela d'un chef militaire qui libérerait le pays, les milieux esséniens, plus spiri-

tualistes, se représentaient ce nouveau maître comme un messager divin descendu en ce bas-monde pour montrer aux gens de bien le droit chemin qui mène au ciel. On voyait en lui une manifestation terrestre de ce personnage transcendant que le livre d'Hénoch appelle « Fils de l'homme » et qu'il présente comme un intermédiaire attitré entre le Très-Haut et les humbles fils d'Adam. Ce Sauveur éminent n'avait pas besoin de naître, car il vivait depuis des siècles près du Seigneur des Esprits, siégeant face à lui sur un trône pareil au sien, où se reflétait la gloire de l'Eternel (*Hen.* XXXLX, 6-7 ; XLVI, 1-6 ; XLVIII, 2-6 ; XLXX, 2-4).

1. Tel est l'aspect initial de la foi chrétienne que nous fait entrevoir le traité archaïque sur le Christ qui constitue la première rédaction de la soi-disant « Epître aux Hébreux ». Il est sans doute l'œuvre du missionnaire Alexandrin Apollos, mentionné dans les Actes des Apôtres (XVIII, 24-28 ; XIX, 1) et dans la 1re Epître de Paul aux Corinthiens (I, 12 ; III, 4, 6, 22 ; IV, 6). Mais il est orienté vers la Palestine, comme axé sur le Temple de Jérusalem.

Le Nonce divin venu ici-bas pour notre relèvement est présenté par lui en une série de scènes bibliques empruntées surtout au Psautier. Or, nous apprenons là que ce haut dignitaire de la Cour céleste dit à Dieu, en faisant son entrée dans ce monde : « Tu n'as pas voulu de sacrifice, mais tu m'as fait un corps... Alors, j'ai dit : Voici que je viens pour faire ta volonté » (X, 5-7); cf Ps. XL, 7-9). Le Christ tient donc son organisme de Dieu même, non d'une femme, et il l'a reçu en quittant le ciel avant d'arriver ici-bas.

Nous lisons par ailleurs, un peu auparavant, que ce fils de Dieu est prêtre « selon l'ordre » ou à la manière « de Melchisedek » (V, 5-6 ; cf. Ps. CX, 4). L'assimilation entre les deux personnages est expliquée par le fait que ce Melchisedek est présenté dans la Genèse (XIV, 17-20) comme un prêtre du Très-Haut qui n'a ni père, ni mère, ni généalogie. Cela revient à dire que le Christ est pareillement sans famille, sans père et « sans mère ».

2. Ouvrons maintenant le recueil des Epîtres de Paul. Aucun texte authentiquement paulinien ne parle d'une naissance véritable du Christ. Un passage du début de l'Epître « aux Romains » (I, 3) et un autre de la 2e « à Timothée » (II, 8) le font venir « de la semence de David ». Mais la 2e Epître « à Timothée » est sans nul doute apocryphe et tardive. Le texte similaire de l'Epître « aux Romains » doit l'être pareillement et ne se lisait pas dans la première édition de l'« Apostolikon » qu'a connue Marcion. Une phrase de la 1re « aux Corinthiens » (IX, 5) men-

tionne, en passant, des « frères du Seigneur » et Jacques est signalé comme l'un d'eux dans l'Epître aux Galates (I, 19). Seulement ces deux textes, qui cadrent mal avec le contexte, manquaient également dans la plus ancienne édition des écrits pauliniens que représente pour nous l'Apostolikon. L'un et l'autre sont apocryphes.

Voici, par contre, un passage très significatif et justement célèbre de l'Epître « aux Philippiens », à propos de l'humilité qui s'impose aux Chrétiens. Le Christ Jésus, lisons-nous là, en a donné un magnifique exemple :

« Etant en forme de Dieu, il n'a point eu l'intention rapace de s'égaler à Dieu, mais il s'est dépouillé lui-même, prenant une forme d'esclave, devenant semblable aux hommes, trouvé en son aspect tel qu'un homme » (II, 6-7).

Nous voilà en pleine mythologie. Il est fait visiblement allusion à une tentative d'usurpation de la souveraineté divine par un Esprit rebelle, « astre brillant de l'aurore » selon une belle image d'Isaïe (XIV, 12-14), qui aura dit en son cœur : « Je serai semblable au Très-Haut ». Le Christ, étant « en forme de Dieu » sans être Dieu lui-même et sans vouloir s'élever jusqu'à lui pour lui ravir sa préséance, s'est plutôt abaissé jusqu'à nous, jusqu'à se rendre semblable aux hommes et à se montrer tel qu'un homme, sans l'être en réalité.

Visiblement ceci n'a rien à voir avec son incarnation dans le sein de Marie, dont les théologiens ont pris à la lettre et doctement commenté l'aventure mythique. Tout se ramène à un simple changement de décor exécuté par un Etre transcendant mais modeste, qui, au lieu de se hausser au-dessus de sa situation pour être finalement rabaissé, a bien voulu descendre au-dessous de son rang pour se voir ensuite relevé et recevoir un nom au-dessus de tout nom devant lequel fléchit tout genou des Puissances célestes, terrestres et infernales (Phil. II, 8-11).

3. C'est une imagerie du même ordre et encore plus déconcertante qui s'offre à nous à travers l'Apocalypse. Au début (V, 5) est annoncé « le lion de la tribu de Juda », par allusion à l'oracle de Jacob (Gen. XLIX, 9). Il devient subitement le « rejeton de David » en souvenir d'une prophétie d'Isaïe (XI, 1). Le voici transformé en un « agneau » qui se tient comme immolé devant le trône de Dieu (V, 6). Etrange bête, avec « sept cornes et sept yeux qui sont les sept Esprits de Dieu envoyés par toute la terre » (V, 6). Par elle, par l'effusion de son sang, ont été rachetés des hommes de toute tribu et de toute langue, de tout peuple et de toute nation. Aussi l'Agneau est-il déclaré « digne de recevoir la puissance, la richesse, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire et la louange » (V, 9-12).

On cherche un visage d'homme en qui une femme pour-

rait reconnaître son fils. Il en vient un, plus loin, celui d'un « enfant mâle », que sa mère enfante dans la douleur en criant (XII, 1, 2, 5). Par lui, nous est-il dit, toutes les nations seront gouvernées « avec un sceptre de fer », comme il est annoncé en un Psaume concernant l' « Oint » de Iahvé (II, 9). A peine né, le voilà tout d'un coup « enlevé auprès de Dieu », au moment où un horrible dragon avec sept têtes et dix cornes ouvrait la gueule pour le dévorer, ce qui donne lieu à une effroyable bagarre entre les troupes du monstre et celles de l'Archange Michaël (XII, 7-18). Qui donc est la Mère de ce Fils mystérieux ? Voici son signalement : « une femme revêtue du soleil, la lune sous ses pieds et une couronne de douze étoiles sur la tête » (XII, 1). Avec elle, comme avec le dragon, nous sommes en pleine mythologie astrale. Rien en cette figure lointaine et transcendante ne laisse entrevoir ni soupçonner l'humble Galiléenne dont parlent les Evangiles.

B. Mère symbolique

La présence d'une fille d'Eve s'imposa pourtant, à partir du moment où l'on voulut exposer en un récit continu la geste merveilleuse du Christ Sauveur. Pour qu'il eut une apparence d'homme, il devait avoir tout au moins un simulacre de mère.

1. La Bible juive permit d'en ébaucher une première image. Divers textes de l'Ancien Testament concernant un juste persécuté en qui les chrétiens virent de bonne heure une préfiguration de leur Maître parlaient de sa famille, notamment de sa mère, en même temps que de ses frères. Ils n'en suggéraient qu'une idée médiocre et peu flatteuse. Leur héros apparaissait comme un grand méconnu que son entourage même n'avait pas su comprendre. Le texte célèbre du recueil d'Isaïe sur le Serviteur ou Fils de Iahvé, qui a été comme le modèle initial de la littérature évangélique, le montre « méprisé et abandonné des hommes, semblable à celui de qui on détourne le visage, objet de dédain dont on ne fait aucun cas » (LIII, 3-4). Dans un Psaume qui met en scène un personnage du même genre harcelé par les méchants, cet homme de bien déclare : « Mon père et ma mère m'abandonnent » (XXVII, 10). Même propos dans un texte analogue : « La honte couvre mon visage. Je suis devenu un étranger pour mes frères, un inconnu pour les fils de ma mère » (LXLX, 8-9).

Tels sont les premiers traits par lesquels a commencé de s'esquisser l'image de la mère du Christ. Où s'est élaborée cette

ébauche initiale ? Elle n'a pu se former que dans un milieu judaïsant de stricte observance, où l'on était habitué à lire et à relire, à méditer et à ruminer le recueil des Psaumes et celui des Prophètes. On pense tout naturellement aux héritiers de l'Eglise-Mère groupés jadis à Jérusalem autour de Jacques, de Képhas et de Jean (Gal., II, 9). Selon une tradition très vieille et très vraisemblable, cette communauté se réfugia, pendant la guerre des Juifs, au-delà du Jourdain. Les chrétiens de Transjordanie, souvent mentionnés dans la suite sous le nom « d'Ebionites » ou de « Nazaréens », se faisaient remarquer par leur attachement aux idées et aux coutumes juives, à l'Ancien Testament. Ils avaient un « Evangile » de caractère très archaïque appelé « des douze Apôtres » parce qu'il se présentait comme écrit en leur nom par l'un d'eux, le « publicain » Matthieu, qui, en raison de sa profession, tenait la plume pour les autres. Cette œuvre, sans doute la plus ancienne du genre, ne nous a pas été conservée. Mais nous en avons quelques phrases, notamment celles du début, qui nous ont été conservées sous forme de citations. Elle débutait par un rappel des prophéties qui se lisent encore aujourd'hui au début de l'Evangile selon Marc et qui préparent la mise en scène de Jean Baptiste, précurseur providentiel du Christ. Toute la carrière terrestre de Jésus apparaissait sur le même plan comme une parfaite réalisation des vieux oracles messianiques.

Cette première biographie de Jésus aura sans doute été rédigée dans les 15 ou 20 dernières années du premier siècle, dans la période obscure et laborieuse de reconstruction et de réorganisation où l'Eglise, se substituant au vieux Temple ruiné par Titus, cherchait à consolider ses propres assises et à se donner une tradition autonome. Selon un curieux récit d'un chrétien de ce même milieu, Hégésippe, qui vint se fixer à Rome dans le troisième quart du IIe siècle et y rédigea, vers 180, cinq livres de « Mémoires », l'empereur Domitien aurait appris l'existence de proches parents du Christ, qui étaient « petits-fils de Jude, son frère selon la chair » et, comme lui, « de la race de David ». Il se les fit amener, les interrogea, s'enquit de leur fortune, de leurs idées, et « les dédaigna comme des gens simples » (d'après Eusèbe, *Hist. eccli.*, III, 20). Si cet incident n'est pas légendaire, comme le sont plusieurs autres du même narrateur, il montre que, déjà sous le dernier représentant de la dynastie des Flaviens, il commençait de circuler dans les alentours du Jourdain une Vie de Jésus qui parlait de sa famille en l'affiliant à celle de David et qui provoqua ainsi une certaine méfiance de l'autorité romaine, soucieuse d'éviter tout retour offensif du nationalisme palestinien.

2) Cette œuvre ébionite, dont le texte original serait pour nous d'un très grand intérêt, se survit en substance dans l'E-

vangile selon Marc, dont les passages correspondant aux fragments qui en restent cadrent remarquablement avec eux.

Retenons d'abord l'épisode suivant : « Jésus vint dans sa patrie et ses disciples le suivirent. Quand le Sabbat fut venu, il se mit dans la synagogue à enseigner et la masse de ceux qui l'entendaient s'étonnait, disant : « N'est-ce pas l'artisan, le fils de Marie, le frère de Jacques, de Joseph, de Jude et de Simon ? Ses sœurs ne sont-elles pas ici parmi nous ? Et ils étaient choqués à son sujet. Jésus leur dit : « Il n'est prophète méprisé que dans son pays et parmi ses parents, dans sa maison ». Et il ne put faire là aucun miracle... et il était surpris de leur incrédulité. » (1-6).

Ainsi se réalise le trait typique du sage méconnu par son entourage que nous avons rencontré dans le texte d'Isaïe sur le Serviteur ou Fils de Dieu et dans les Psaumes qui mettent en cause un juste persécuté. Or ce n'est pas seulement la patrie de Jésus, c'est sa famille qui se trouve mise en cause, c'est tout particulièrement sa mère. Voici, à cet égard, un épisode très caractéristique :

« Ils viennent à la maison et avec eux vient de nouveau la foule, jusqu'à ne pas les laisser manger même du pain. Et, l'ayant appris, ses proches sortirent pour se saisir de lui, car ils disaient qu'il était hors de lui. Et les Scribes, qui étaient descendus de Jérusalem, disaient : « Il a Beelzebub » et « C'est par le chef des démons qu'il chasse les démons ». Et, les ayant appelés, il leur dit : « Comment Satan peut-il chasser Satan ?... En vérité, je vous le dis, aux fils des hommes seront remises toutes les fautes... Mais qui aura médit de l'Esprit Saint n'aura jamais de rémission... » Viennent ses frères et sa mère et, se tenant dehors, ils l'envoyèrent demander. Et autour de lui était assise une foule. Et on lui dit : « Voici ta mère, tes frères et tes sœurs, dehors, qui te demandent ». Et il leur répondit en disant : « Qui est ma mère ou mes frères ? » Et, ayant promené ses regards sur ceux qui étaient assis en cercle autour de lui, il dit : « Voici ma mère et mes frères. Car celui qui fera la volonté de Dieu, celui-là est mon frère et ma sœur et ma mère. » (III, 20-35).

Cette remarque a en elle-même un sens très clair, qui se trouve encore accentué par l'entrelacement effectué ici entre l'intervention des proches et celle des Scribes. La mère de Jésus qui vient avec l'ensemble de sa famille pour se saisir de lui parce qu'elle estime, avec son entourage, qu'il est « hors de lui », se trouve mise sur le même plan que les Docteurs de la Loi qui le considèrent comme possédé du démon. Elle est reniée par lui et traitée en étrangère. Aussi ne la verrons-nous plus reparaître, même au Calvaire.

Ce n'est sans doute point par hasard qu'elle s'appelle « Marie », en hébreu « Miriam ». Ce nom est celui que portait

la sœur d'Aaron (Ex. XV, 20), qui murmura un jour avec ce dernier contre Moïse et qui, en punition, fut rejetée, pour un temps « hors du camp » (Num., XII, 15). C'est un sort analogue qui est fait à la mère de Jésus, puisque, se tenant « dehors », elle n'est pas admise à l'intérieur de la maison où les disciples se tiennent avec le Maître.

3. C'est une situation analogue qui s'offre à nous dans l'Evangile « selon Jean ». Ici également la famille du Christ apparaît mal disposée à son égard : « Jésus ne voulait pas séjourner en Judée parce que les Juifs cherchaient à le faire mourir. Or la fête des Juifs... était proche. Et ses frères lui dirent : « ...Va en Judée, afin que tes disciples voient aussi les œuvres que tu fais... » Car ses frères non plus ne croyaient pas en lui... Jésus leur dit : « Montez, vous, à cette fête : pour moi je n'y monte point... ». Lorsque ses frères furent montés à la fête, il y monta aussi lui-même, non pas publiquement mais en secret » (VII, 1-10). Jeu singulier de cache-cache, qui met en relief selon la tendance dominante du narrateur, l'opposition entre les vues de la chair et celles de l'esprit.

Plus significative encore est l'attitude adoptée par Jésus à l'égard de sa mère. Elle s'affirme à l'occasion du premier miracle évangélique, celui de l'eau changée en vin aux noces de Cana : « La mère de Jésus était là et Jésus aussi fut invité aux noces avec ses disciples. Le vin ayant manqué, la mère de Jésus lui dit : « Ils n'ont plus de vin ». Jésus lui répondit : « Femme, qu'y a-t-il entre moi et toi ? ». Sa mère dit aux serviteurs : « Faites ce qu'il vous dira »... Jésus leur dit : « Remplissez d'eau ces vases... Puisez maintenant... » (II, 1-10). L'eau se trouva changée en un vin excellent, meilleur que celui qui avait été servi d'abord. Nous avons là un symbole transparent de l'amélioration opérée au sein du Judaïsme par l'Evangile. Il est clair que la « mère de Jésus » n'est pas prise ici au sens propre du mot. Elle joue un rôle analogue à celui qui est attribué ailleurs aux « frères ». Elle figure la synagogue.

Ce symbolisme apparaît avec une égale clarté dans la scène finale du Calvaire : « Près de la croix de Jésus se tenait sa mère... Jésus, voyant sa mère et auprès d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : « Femme, voilà ton fils ». Puis il dit au disciple : « Voilà ta mère » Et dès ce moment le disciple la prit chez lui » (XIX, 25-27).

Il serait vain de se demander qui était, au juste, ce « disciple » et de chercher à lui donner un nom. Il n'a pas de nom. Il est, pour notre évangéliste, le chrétien idéal, celui qui, ayant connu le Christ, s'est attaché à lui et ne fait qu'un avec lui. La même remarque s'impose au sujet de la « mère ». A elle

aussi aucun nom n'est donné. Dans la perspective symboliste du narrateur, elle représente la communauté israélite au sein de laquelle est né le Christianisme.

C. Mère semblable aux autres

Si conventionnelle et fictive que fût d'abord la mise en scène d'une mère du Christ, elle devait s'imposer avec une force croissante à l'imagination des Chrétiens. La masse des croyants n'était guère en mesure de discerner à travers cette ébauche allégorique le symbolisme du rôle providentiel de la Synagogue ou celui de son incrédulité foncière. Elle se figurait plutôt une femme en chair et en os, pareille à toutes les filles d'Eve, qui avait mis au monde un enfant appelé à la plus haute destinée, à celle de Sauveur du monde. Ce fils, conçu à l'origine comme un Etre divin revêtu d'une apparence humaine, apparut dès lors comme un homme semblable aux autres quoique bien supérieur à eux. La haute idée que l'on continuait pourtant à se faire de lui devait amener une exaltation progressive de celle, d'abord chétive et assez défavorable, que donnaient de sa mère les premiers récits évangéliques.

Cette tendance s'affirme sous une forme populaire et naïve, très réaliste, dans l'exclamation suivante attribuée dans l'Evangile selon Luc (XI, 27) à une auditrice de Jésus : « Bienheureux le ventre qui l'a porté, bienheureuses les mamelles qui l'ont allaité ! » Nous sommes loin, ici, du symbolisme subtil de Marc ou de Jean.

Une promotion, d'un genre plus sélect et nettement raciste, est enregistrée en faveur de Marie dans les deux généalogies du Christ qui se lisent chez Matthieu et chez Luc. L'une et l'autre ont dû exister à part avant d'être incluses par eux dans leur récit. La mère de Jésus apparaît en chacun comme la femme d'un descendant de David, qui porte le nom de Joseph, rendu illustre par les récits patriarcaux de la Genèse.

La plus longue mais la plus fruste de ces généalogies est celle qui se lit chez Luc (III, 23-28). Se plaçant sur un plan humain qui déborde les cadres du judaïsme, elle laisse de côté la lignée des rois qui se sont succédés en Juda, de Salomon à l'exil, et la remplace par une autre qui va de Nathan à Zorobabel et qui ne comporte que des noms d'inconnus, simples étiquettes sur un fond étrangement vide. D'autre part, elle remonte aussi haut que possible, jusqu'au premier homme. Elle énumère ainsi dans un ordre ascendant 75 ancêtres de Jésus : Joseph, Héli, Matthat, Lévi, Melchi, Janné, Joseph, Mattathias,

Amos, Nahum, Hesli, Naggé, Maat, Mattathias, Séméï, Josech, Juda, Joanan, Résa, Zorobabel, Salathiel, Néri, Melchi, Addi, Cosam, Helmadam, Her, Jésus, Eliézer, Jorim, Matthat, Lévi, Siméon, Juda, Joseph, Jonan, Eliakim, Méléa, Menna, Mattatha, Nathan, David, Jessé, Obed, Booz, Salmon, Naasson, Aminadab, Aram, Esron, Pharès, Juda, Jacob, Isaac, Abraham, Tharé, Nachor, Sarug, Réü, Phaleg, Héber, Salé, Caïnan, Arphaxad, Sem, Noé, Lamech, Mathusalé, Enoch, Iared, Malaléel, Caïnan, Enos, Seth, Adam, donné lui-même comme issu de Dieu. Cette reconstitution d'une ascendance fantômatique, couvrant un passé immense et singulièrement vide avec de simples étiquettes empruntées en partie à la Bible ou à des livres apocryphes, procède d'une haute fantaisie, qui ne soupçonne même pas l'énormité d'une pareille tâche.

Plus courte, mais mieux équilibrée, est la généalogie qui se lit en tête de l'Evangile selon Matthieu. Elle suit un ordre descendant et se divise en trois parties bien tranchées, dont chacune comprend « 14 générations ». Dans la première défilent Abraham, Isaac, Jacob, Juda, Pharès, Esrom, Aram, Aminadab Naasson, Salmon, Obed, Jessé, David. Dans la seconde figurent Salomon, Roboam, Abiam, Asa, Josaphat, Joram, Ozias, Joathan, Achaz, Ezéchias, Manassé, Amon, Josias, Joakim. Dans la troisième suivent Jéchonias, Salathiel, Zorobabel, Abiud, Eliacim, Azor, Sadoc, Achim, Eliud, Eleazar, Mathan, Jacob, enfin « Joseph, l'époux de Marie, de laquelle est né Jésus qu'on appelle Christ ».

Il est clair que, dans la pensée initiale du généalogiste, Joseph est le père de Jésus au même titre que Marie est sa mère, sans quoi la généalogie serait dépourvue de sens. Mais la formule un peu alambiquée de la fin a été visiblement introduite par l'évangéliste pour estomper son rôle marital.

La généalogie consignée chez Luc débute par un artifice du même genre, encore plus apparent. Jésus, est-il dit là, « était, croyait-on, fils de Joseph... » (III, 23). Ce bizarroïde « croyait-on » ne peut être qu'une interpolation tardive et maladroite. Il est bien clair que l'auteur de la généalogie n'aurait pas pris la peine de l'écrire s'il n'avait point cru lui-même que Jésus était bien « fils de Joseph ». Seulement, un temps vint où une telle croyance apparut malséante.

De fait, l'idée originelle d'un Fils de Dieu venu ici-bas pour le salut des hommes, qu'exposait déjà le traité « aux Hébreux » et que développaient sous des formes diverses l'Evangile ébionite des 12 Apôtres, celui de Marc et celui de Jean, cadrait assez mal avec celle d'un fils d'Adam né d'un Juif et d'une Juive, soumis dès le début à la condition commune de l'humanité misérable dont il devait assurer le relèvement. Un conflit était inévitable.

II. ORIGINES ROMAINES

Les hostilités devaient s'ouvrir à Rome. Là s'était constituée une Eglise déjà nombreuse, où se coudoyaient des gens de tout pays, de Palestine, d'Egypte, de Syrie, d'Asie Mineure. Là aussi s'affichaient ou se glissaient dans l'ombre maintes sectes rivales contre lesquelles il fallait incessamment lutter. Le milieu était des plus propices à la propagande mais aussi aux querelles religieuses.

A. « Antithèse » de Marcion

Ce fut un chrétien venu d'Asie Mineure, plus précisément du port de Sinope, en Bithynie, au sud de la Mer Noire, vers 140, qui déclancha la controverse. Il s'appelait Marcion. Marin, capitaine de vaisseau, pratiquant la navigation au long cours, il avait dû faire maintes escales dans les ports grecs, syriens ou égyptiens, à Ephèse, Antioche, Alexandrie et s'y renseigner sur les idées en cours, s'y familiariser avec les discussions dogmatiques. Dès son arrivée dans la capitale, il se mit à propager les idées auxquelles il s'était arrêté sur le Christ et sur son œuvre de salut.

A l'appui de sa propagande, Marcion invoquait un « Evangile » sans nom d'auteur, qui, d'après les renseignements fournis à ce sujet par plusieurs de ses contradicteurs, devait s'identifier avec notre « Evangile selon Luc », mais qui était sensiblement plus court, surtout dans sa partie initiale. Ce récit, comme celui des Ebionites de Transjordanie, comme celui de Marc, comme celui de Jean, était muet sur la conception et sur la naissance comme sur l'enfance du Christ. Il débutait par ces mots, qui excluaient toute idée d'une vraie mère de Jésus et d'une ascendance judaïque :

« L'an quinze du règne de Tibère César, au temps du gouverneur Ponce Pilate, Jésus Christ, Fils de Dieu, descendit du ciel et apparut à Capharnaüm, ville de Galilée. Il enseignait dans la synagogue : « Croyez-vous que je sois venu pour accomplir la Loi et les Prophètes ? Je suis venu les abolir non les accomplir ».

L'Evangile de Marcion s'accompagnait d'un recueil des Epîtres de l'Apôtre Paul, l' « Apostolikon », qui comprenait seulement dix lettres et en un texte plus court que celui qui a plus tard prévalu dans l'Eglise. En tête venait l'écrit qui s'intitule « Aux Galates », dans lequel « Kephas » ou Pierre, porte-parole des chrétiens judaïsants, était pris vivement à partie. L'ensemble fut consacré à établir, devant les chrétiens de Rome, que

le Christianisme n'a rien à voir avec le Judaïsme. Par là se trouvait renforcée l'opposition à toute idée d'un Sauveur né d'une mère juive.

Marcion lui-même avait composé une œuvre intitulée « Antithèses », où il s'attachait à mettre en relief les contradictions qui s'affirment entre la Loi de Moïse et celle du Christ. Il les ramenait toutes à celle qui existe entre le Bien et le Mal, l'Esprit et la Matière. Pour lui, Dieu, l'Etre Parfait, souverainement bon, est un Pur Esprit. Le monde matériel où nous vivons se montre, au contraire, foncièrement mauvais, car l'âme s'y trouve partout enchaînée dans la prison du corps. Le prétendu Dieu des Juifs, qui, d'après leurs livres saints, l'a fait et le gouverne, n'est qu'un Génie dévoyé, un Ange rebelle. Il n'a organisé le cosmos que pour s'y faire rendre un hommage usurpé. La Loi qu'il a donnée à Moïse ne vise qu'à maintenir les âmes dans l'état d'esclavage. Elle prône le mariage, qui perpétue le mal, tandis que le Christ prêche la continence. Marcion insistait sur ce dernier point avec la complaisance d'un ascète qui a pris en horreur les « œuvres de chair » et en dénonce les méfaits. « Dieu, disait-il, n'aurait pas pu s'incarner et rester pur ». « Une naissance divine est une chose très honteuse ».

De tels propos pouvaient rallier des esprits inquiets ou exaltés, qui avaient la passion du renoncement et du sacrifice. Ils heurtaient la masse des croyants. La communauté romaine était surtout composée par des Juifs, qui voyaient dans l'Evangile l'aboutissement normal de leur tradition nationale, et par des prosélytes d'origines diverses, qui s'étaient ralliés à leur foi. Tout ce monde voulait bien vivre chrétiennement, mais à la condition de ne pas renier son passé ancestral et de ne pas rompre ses attaches familiales pour mener une vie de totale abnégation. Des protestations se firent entendre. Elles furent formulées avec une insistance et une véhémence croissantes. Un jour, en 144, à la suite d'une discussion particulièrement mouvementée, Marcion fut exclu de la communion des fidèles.

Sans se rebuter, il fonda une Eglise concurrente, conçue à la façon d'un Ordre monastique, qui n'admettait à communier que des célibataires, des veufs, ou des gens mariés faisant vœu de continence, et qui allait grouper en beaucoup de pays des adeptes nombreux pendant des siècles. Ses adversaires ne mirent que plus d'âpreté à le combattre. Il ne suffisait point pour cela de le renier, de soutenir les thèses traditionnelles contre ses « Antithèses ». Le besoin se fit sentir d'esquiver ses reproches de morale relâchée, de bas matérialisme dégradant l'idée même du Christ. Ainsi s'ébaucha un essai de synthèse conciliatrice, où il fut expliqué que le Sauveur n'est point né de rapports sexuels mais qu'il a été conçu par une vierge.

B. Synthèse orthodoxe : maternité virginale

1. Pour réaliser ce programme subtil, un scribe astucieux, en ce temps où la propriété littéraire n'existait pas, eut l'idée audacieuse de reprendre l'Evangile même de Marcion et d'en donner une édition nouvelle, revue et augmentée, qui lui ferait dire tout juste le contraire de ce qu'avait soutenu l'hérésiarque. C'est ainsi qu'a fini par se constituer notre Evangile canonique selon Luc.

Ce dernier nom ne se lisait pas en tête du texte marcionite, qui était strictement anonyme. Peut-être fut-il choisi par le faussaire orthodoxe comme étant celui d'un compagnon de Paul, qualifié de « très cher » dans l'Epître « aux Colossiens » (IV, 14; cf II Tim. IV, 11). Comme Marcion invoquait contre les chrétiens judaïsants le recueil des Lettres de l'Apôtre où Pierre était pris vivement à partie, le témoignage d'un paulinien notable en faveur de ces mêmes judéo-chrétiens pouvait les servir très opportunément.

En tout cas, il est clair que les trois premiers chapitres de notre Evangile selon Luc, qui manquaient en totalité dans celui de Marcion, constituent une répudiation très nette de sa doctrine. Ils ont été introduits là pour pour lui donner un démenti formel. Ils sont destinés à montrer que la conception de Jésus par Marie a été voulue par Dieu. Le Très-Haut l'a fait savoir à la Vierge par l'intermédiaire de Gabriel, un des quatre « Archanges » ou Chefs des Anges, qui se tiennent aux quatre côtés de son trône, d'après le livre d'Hénoch (IX, 1, 4 ; XL, 2, 9-10 ; LXXI, 3). Auparavant, il a fait annoncer par le même messager au prêtre Zacharie, parfait observateur de la Loi, que sa femme Elisabeth, parente de Marie, va concevoir le précurseur du Messie prédit par les Prophètes. Entre les deux annonces s'affirme une parfaite symétrie, qui préfigure celle que l'on va constater entre « l'Ancien Testament » clos avec Jean Baptiste et « le Nouveau » inauguré par Jésus.

Voici le récit de l'annonce faite à Marie. Il constitue, en quelque sorte, la charte de fondation du culte qui va être voué par les chrétiens à la mère du Christ. La forme didactique de la première phrase, qui procède non par allusions mais par une présentation directe et circonstanciée du sujet, comme si le lecteur n'en savait encore rien, montre que nous sommes ici aux sources de la légende, que rien de pareil n'a encore été dit :

« L'Ange Gabriel fut envoyé par Dieu dans une ville de Galilée appelée Nazareth, à une vierge fiancée à un homme appelé Joseph, de la maison de David, et le nom de la vierge était Marie. Etant entré chez elle, il dit : « Salut, pleine de grâce, le Seigneur est avec toi ». Elle fut troublée par ce discours et elle se demandait ce que signifiait cette salutation. L'Ange lui dit : « N'aie pas peur, Marie, car tu as trouvé grâce

auprès de Dieu. Tu vas devenir enceinte et tu enfanteras un fils et tu l'appelleras du nom de Jésus. Il sera grand, on le dira Fils du Très-Haut et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père. Il règnera sur la maison de Jacob pour les siècles et son règne n'aura pas de fin ». (I, 26-33).

On a conjecturé que, dans le texte primitif, la conversation s'arrêtait là. De fait, elle a déjà un sens très clair et peut se suffire à elle-même. Voici, pourtant, un détail nouveau qui s'y rattache étroitement :

« Mais Marie dit à l'Ange : « Comment cela sera-t-il, puisque je ne connais point d'homme ? » Et, répondant, l'Ange lui dit : « L'Esprit Saint viendra sur toi et la Vertu du Très-Haut te couvrira. C'est pour cela que l'enfant, saint, sera dit Fils de Dieu » (I, 34-35).

Ces versets, fait observer Loisy, dans son commentaire des « Synoptiques », constituent par rapport aux précédents un doublet anormal. Ils expliquent tout autrement le caractère divin de l'enfant qui va être conçu. Ils ont été interpolés ici pour renforcer l'idée d'une conception purement virginale en insinuant que Marie avait fait vœu de virginité.

C'est possible, sans être, me semble-t-il, bien certain. Cela d'ailleurs importe assez peu, car le tout, même s'il a été composé en deux fois, forme un ensemble très cohérent, qui s'est imposé en bloc dans la suite et c'est de lui qu'a dépendu l'évolution ultérieure des idées que l'on s'est faites au sujet de Marie. La question attribuée à la vierge s'explique fort bien par sa situation de simple « fiancée », qui « ne connaît point d'homme », tout en étant appelée à en connaître un à son prochain mariage. Elle fait pendant à une objection du même genre formulée auparavant par le prêtre Zacharie, à qui l'Ange vient de dire qu'il va être père de Jean et qui répond : « A quoi reconnaîtrai-je cela, car je suis vieux et ma femme est avancée en âge », ce qui lui vaut cette réponse péremptoire : « Je suis Gabriel, l'assistant de Dieu, et j'ai reçu mission de te parler » (I, 18-19). Dans la pensée du narrateur, Jean est conçu sans l'intervention de Zacharie, qui est suppléé par Dieu même. Jésus l'est aussi avant que Marie ait eu aucun rapport avec Joseph, parce qu'elle est devenue la conjointe du Très-Haut. Seulement, Zacharie a mis en doute la promesse divine. Aussi restera-t-il muet jusqu'à l'accomplissement de l'oracle (I, 20). Marie, au contraire, a répondu à l'Ange par un acte de foi confiante : « Je suis la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon ta parole » (I, 38). Elle en est louée par Elisabeth, qui est sa parente et qui, recevant sa visite, s'exclame : « Comment m'est-il accordé que la mère de mon Seigneur vienne auprès de moi ?... Heureuse celle qui a cru que serait accompli ce qui lui a été dit de la part du Seigneur ! » (I, 43, 45). Les deux récits s'équilibrent fort bien. En eux s'affirme, en même temps que l'accord foncier des deux Testaments, la supériorité du Nouveau représenté par Marie sur l'Ancien que figure Elisabeth.

D'autre part, ce qui est dit ici sur la conception de Jésus cadre fort bien avec ce qu'on lit plus loin au sujet de sa naissance :

« En ces jours-là parut un édit de César Auguste pour le recensement de toute la terre... Et tous allaient se faire inscrire chacun dans sa ville. Joseph monta de Galilée, de la ville de Nazareth, en Judée, à la ville de David appelée Bethléem, parce qu'il était de la maison et famille de David, pour être recensé avec Marie, sa femme, qui était enceinte. Pendant qu'ils étaient là s'accomplit le terme de son enfantement et elle enfanta son fils premier-né » (II, 1-7). La « vierge » du début n'était encore que « fiancée ». Elle est maintenant mariée à Joseph. Elle enfante son « premier-né ». Ceci laisse entrevoir que de son mariage lui viendront d'autres fils. Ce seront les « frères de Jésus » mentionnés chez Marc et chez Jean.

2. Ces divers suppléments donnent à notre Evangile selon Luc une signification toute autre que celle de la première édition du texte utilisé par Marcion. Le texte canonique est nettement antimarcionite. Il ne l'a pourtant pas été assez pour tous les orthodoxes. Maintenant la substance du texte primitif, il en gardait plus ou moins l'esprit. Il sentait encore l'hérésie.

Un pur entre les purs, d'un christianisme farouchement judaïsant, a estimé qu'il y avait mieux à faire qu'à gloser une œuvre hétérodoxe pour lui donner un revêtement orthodoxe. Il avait sous la main le vieil Evangile ébionite ou nazaréen des Judéo-Chrétiens de Transjordanie qui était bien connu dans son entourage, car un chrétien de Rome, l'avocat Justin, « saint Justin », le mentionne à diverses reprises sous le titre de « Mémoires des Apôtres ». Il a préféré reprendre ce texte, qui cadrait exactement avec ses propres vues, et il s'est attaché à lui donner les compléments utiles que les circonstances exigeaient. De ce travail est sorti notre Evangile canonique « selon Matthieu ». Maints indices, ténus mais concordants, montrent qu'il est postérieur à Luc et qu'il en modifie l'exposé dans le sens du Christianisme le plus judaïsant.

Voici, par exemple, le discours programme que son devancier faisait tenir par Jésus dans « une plaine » (VI, 17) et que lui situe sur « la montagne », visiblement conçue à l'image du Sinaï (V, 1). Chez Luc, Jésus commençait par dire, en levant les yeux sur ses disciples : « Heureux vous qui êtes pauvres » (VI, 20). Peu après, il ajoutait : « Mais malheur à vous, riches » (VI, 24). Matthieu, plus proche de la tradition juive, laisse tomber la malédiction et il ajoute à la béatitude initiale un détail important : « Heureux les pauvres en esprit » (V, 3).

Un peu plus loin, Jésus parle en pur judaïsant : « Ne pensez pas que je sois venu abolir la Loi ou les Prophètes ; je ne suis

pas venu les abolir mais les accomplir » (V, 17). C'est exactement le contraire de ce qui se lisait dans l'Evangile de Marcion.

Le Maître poursuit : « En vérité je vous le dis : jusqu'à ce que passent le ciel et la terre, pas un iota ni un trait ne passeront de la Loi. Celui donc qui supprimera un de ces moindres commandements et instruira ainsi les hommes sera dit le moindre dans le royaume des cieux » (V, 18-19). Notons, en passant, que le nom de Paul, du grand oracle de Marcion, est synonyme de « petit » et que l'Apôtre lui-même dit, en ce sens, ...ou qu'on lui a fait dire, dans la première Epître « aux Corinthiens » (XV, 9) : « Je suis le plus petit des Apôtres, indigne d'être appelé Apôtre ».

Plus significatif encore est le jugement formulé plus loin par Jésus lui-même sur Pierre, le grand patron des judaïsants, pris à partie dans plusieurs des Epîtres pauliniennes que colportait Marcion : « Moi je te dis que tu es Pierre et c'est sur cette pierre que je bâtirai mon Eglise et les Puissances de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. Je te donnerai les clés du Royaume des cieux et ce que tu auras lié sur la terre sera lié dans les cieux... » (XVI, 19). On a beaucoup discuté sur le sens de cette déclaration, qui ne se lit que chez Matthieu, sans se rendre un compte exact de la tendance antimarcionite qui l'a inspirée et qui seule permet d'en saisir la portée véritable.

A la lumière de telles constatations, nous pouvons mieux voir en quoi et pourquoi cet Evangile, tout en étant parallèle ou « synoptique » par rapport à celui de Luc, s'en différencie sensiblement au sujet de la mère du Christ.

D'abord, ce n'est pas, comme son devancier, au premier homme que Matthieu rattache l'ascendance du conjoint de Marie, car il estime justement qu'on pourrait en faire autant pour tous les fils d'Adam. Sa généalogie part du grand ancêtre de la race juive, Abraham. Elle se continue, au temps de la monarchie, non par une branche secondaire issue d'un obscur descendant de David, mais par la lignée royale qui va de Salomon à Jéchonias. Le lustre de cette dynastie projette sa clarté sur Joseph, dont la figure était auparavant très pâle. Cette généalogie, autrement rutilante que celle qui a été adoptée par Luc, n'est pas reléguée comme elle à la fin du récit des premières années de Jésus. Elle vient sous une forme solennelle en tête de l'Evangile. Elle s'y présente avec une distribution artistement graduée de 14 générations sous l'étiquette d'Abraham, 14 sous celle de David, 14 sous celle du Christ, qu'indique déjà son titre initial : « Généalogie de Jésus Christ, fils de David, fils d'Abraham ».

Autre caractéristique, qui se rattache étroitement à la précédente. Ce n'est point à Marie qu'un envoyé de Dieu apporte son message mais à Joseph, héritier direct des grands ancêtres qui viennent d'être énumérés, chef prédestiné de la Sainte Famille. Luc le mentionnait à peine. Matthieu le met au pre-

mier plan. Son texte ne se comprend que mis en parallèle avec celui qu'il s'agit d'amender et dont il n'est qu'une adaptation maladroite. Le début est plat et contourné :

« Voici de quelle manière arriva la naissance de Jésus Christ. Marie, sa mère, ayant été fiancée à Joseph, se trouva enceinte par la vertu du Saint Esprit avant qu'ils eussent habité ensemble. Joseph, son mari, qui était un homme juste, ne voulant pas la diffamer, résolut de rompre secrètement avec elle Comme il y pensait, voici qu'un Ange du Seigneur lui apparut en songe et lui dit : « Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre avec toi Marie, ta femme, car l'enfant qu'elle a conçu vient du Saint Esprit. Elle enfantera un fils et tu lui donneras le nom de Jésus, car il sauvera son peuple de ses péchés » (I, 18-21).

Le narrateur, dont l'esprit judaïsant voit en tout des réalisations de prophéties bibliques et se trouve en cela d'accord avec l'auteur initial de l'Evangile ébionite utilisé par lui, fait à ce propos la remarque suivante :

« Tout cela se fit pour que s'accomplit ce qu'avait annoncé le Seigneur par le Prophète disant : « Voici que la vierge sera enceinte et enfantera un fils et on lui donnera pour nom Emmanuel », ce qui signifie « Dieu avec nous » (I, 22-23).

Il a été maintes fois expliqué que le sens originel de ce texte, emprunté au livre d'Isaïe (VII, 14), ne vise aucunement une vierge ni un enfant divin. L'évangéliste commet ici une double méprise. Mais la croyance à la conception virginale du Christ a, nous l'avons vu, des causes plus profondes qu'un banal contresens.

Encore convient-il d'observer que, dans le cas dont il s'agit, Matthieu n'admet qu'une virginité provisoire. Il ajoute, en effet :

« Joseph, s'étant réveillé de son sommeil, fit comme lui avait ordonné l'Ange du Seigneur, il prit chez lui sa femme. Mais il ne la connut point avant qu'elle eût enfanté son fils premier-né, à qui il donna le nom de Jésus » (I, 24-29).

Notre évangéliste s'accorde ici pleinement avec Luc De plus, il situe avec lui la naissance du Christ à Bethléem. Seulement il n'éprouve aucun besoin d'invoquer un décret impérial pour y amener la Sainte Famille. Selon lui, c'est là qu'elle réside, puisque son chef est un descendant direct de David. Bien mieux, dans sa recherche du faste messianique pour le nouveau-né, il amène vers lui, non pas comme Luc d'humbles bergers mais de grands personnages, des « Mages » venus d'Orient. Ceux-ci, conduits à Jérusalem par une étoile, vont consulter le roi Hérode et mettent en émoi grands-prêtres et scribes, qui leur apprennent que le Christ doit naître à Bethléem,

car un prophète a dit : « Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es aucunement la moindre parmi les cités de Juda, car de toi sortira un chef qui paîtra mon peuple d'Israël ». Ils vont en conséquence adorer l'enfant au lieu qui leur est indiqué et ils lui offrent des présents royaux, « or, argent et myrrhe » (II, 1-12).

Alerté par leur visite et craignant pour son trône, Hérode va faire tuer tous les enfants de Bethléem et des environs qui ont moins de deux ans. Mais Joseph, avèrti à temps par un Ange, est parti de nuit avec l'enfant et sa mère et il s'est réfugié avec eux en Egypte. A la mort d'Hérode, sur une nouvelle intervention du commissionnaire céleste, il revient en Palestine. Craignant le séjour en Judée, où règne le fils du défunt, il va en Galilée pour se fixer à Nazareth. Ainsi s'accomplit ce qui avait été annoncé par les prophètes : « Il sera appelé Nazaréen » (II, 13-23).

L'oracle signalé aux Mages concernant Bethléem se lit chez Michée (V, 1), mais n'a pas le sens précis qui lui est donné par Matthieu. Celui qui est invoqué en dernier lieu au sujet de Nazareth n'apparaît nulle part sous cette forme exacte dans la Bible. Sans doute se trouvait-il dans un recueil d'oracles messianiques ou censés tels qui a servi de canevas à l'Evangile initial et qui groupait sous divers titres un certain nombre de passages appliqués au Messie. L'un de ces titres disait sans doute « qu'il sera appelé nazaréen » et juxtaposait sous cette formule quelques textes (Num., VI, 1-21 ; Jug., XIII, 5-7 ; Am., II, 11-12) concernant les anciens « nazirs », en grec « nazaraioi », hommes voués à Dieu selon certaines formalités strictement définies. Les chrétiens judaïsants de Jérusalem et de Transjordanie se qualifiaient eux-mêmes de « nazaréens », parce qu'ils s'appropriaient dans une certaine mesure le programme de ces « nazirs ». Ils auront conçu Jésus comme le plus grand des « nazirs », le « Nazaréen » par excellence. Plus tard, des adeptes lointains de la nouvelle foi, ayant perdu de vue le premier sens du mot, auront cru que le Christ portait ce nom parce qu'il était né au lieu dit « Nazara ». Puis cet arbitraire «Nazara» est devenu le non moins arbitraire « Nazareth », situé, en raison de son assonance, dans la plaine de Génésareth, près du lac de ce nom. Cette appellation d'origine a fini par s'implanter, grâce à une menue glose, jusque dans le début de l'Evangile selon Marc, qui fait venir Jésus « de Nazareth » pour son baptême, sur les bords du Jourdain, alors que la suite du livre le rattache plutôt à Kapharnaüm, le « bourg de la consolation », étymologiquement prédestiné à sa localisation initiale. De telles adaptations et accommodations montrent avec quelle minutie et par quels artifices les scribes chrétiens se sont efforcés d'harmoniser les fictions évangéliques.

Ils y ont si bien réussi que le début de Matthieu, quoique

très discordant par rapport à celui de Luc, lui a été associé de très bonne heure dans l'esprit des croyants, comme s'il n'en était qu'un simple complément. Dès la seconde moitié du IIe siècle, les auteurs ecclésiastiques citent indifféremment l'un ou l'autre. Pour eux, les nuances qui les distinguent importent peu. Ce qui compte, c'est que, chez l'un comme chez l'autre, Jésus est présenté comme un homme véritable, né d'une femme du nom de Marie, et que celle-ci l'a conçu sans aucune intervention virile, par la seule opération du Saint Esprit.

C. Résistances gnostiques

Tous les Chrétiens, pourtant, ne pensaient pas de même. Beaucoup d'entre eux et des meilleurs, étaient des intellectuels. Ils tenaient à la « gnose », c'est-à-dire à la grande « connaissance », celle du Bien et du Mal, considérée par eux comme la vraie science, la seule digne de ce nom. Ceux-là se refusaient énergiquement à croire qu'un Etre divin eût pu prendre un corps dans l'utérus d'une fille d'Eve, fût-elle vierge. Dieu, disaient-ils, étant le Bien Parfait, est un pur esprit et n'a rien de commun avec la matière, qui en est la négation, qui est mauvaise et vile par nature.

Ce n'était pas seulement l'hérésiarque Marcion qui parlait ainsi. Son premier disciple Apelle disait la même chose en plusieurs écrits, dont un intitulé « Révélations » se réclamait d'une visionnaire appelée Philomène. Des propagandistes de tout ordre colportaient à travers les Eglises la polémique des Antithèses et sa critique virulente d'une incarnation du Christ dans le sein d'une femme.

Beaucoup d'autres gnostiques d'une culture philosophique plus raffinée que celle de Marcion, professaient des doctrines plus amples et plus systématiques, dont certaines constituaient une mythologie extraordinairement touffue mais où il n'était jamais question d'une mère du Christ. Le plus connu d'entre eux, Valentin, qui vécut à Rome de 135 environ à 160, avait conçu une sorte d'épopée théologique qui eut une vogue exceptionnelle. Il y racontait comment une émanation de la substance divine était tombée par mégarde au sein de la matière et comment à ses appels stridents un assistant du Très-Haut venu ici-bas pour sa libération avait engagé une lutte dramatique, qui dure encore, contre ses ravisseurs. Cette foi, d'un spiritualisme combattif, fut professée, avec des variantes diverses, durant la vie du Maître et longtemps après sa mort, par des disciples d'une personnalité vigoureuse, notamment dans le monde latin par Héracléon, commentateur subtil de l'Evangile selon Jean, Ptolémée, de qui nous avons une lettre importante « à Flora », Théotime, Alexandre, Florin, et en Orient Théodote et Bardesane. Chez tous, le Libérateur providentiel traversait les sphères célestes pour venir ici-bas au secours de l'âme captive

dans la prison du corps. En chacun des mondes par lesquels il passait, il prenait les apparences matérielles des indigènes, mais sans jamais se confondre avec eux. Ainsi fit-il sur terre. Il prit une apparence humaine sans être vraiment homme. Il parut sous la forme d'un adulte sans s'être jamais emprisonné dans le sein d'une femme.

Le succès de ces doctrines est attesté par la vigueur furibonde que les partisans de l'orthodoxie romaine mirent à les combattre. Un hardi faussaire mobilisa un mort, un martyr, Ignace d'Antioche. Il présenta sept lettres de lui, aux Ephésiens, aux Magnésiens, aux Tralliens, aux Romains, aux Philadelphiens, aux Smyrniotes, enfin à Polycarpe de Smyrne. Toutes auraient été écrites pendant que des gardiens, farouches comme des « léopards », l'amenaient chargé de chaînes vers la capitale pour y être livré aux bêtes. Chaque missive aux fidèles les exhorte à se serrer autour de leur évêque, représentant officiel de la foi, pour faire bloc contre les hérétiques qui refusent d'admettre que Jésus ait été un homme véritable et soit né d'une vierge. Ce recueil, qu'on dit communément avoir été écrit entre 110 et 117, l'a été seulement vers 160 et à Rome même pour défendre la doctrine de l'Eglise officielle.

Vers le même temps, saint Justin écrivait dans la même ville et dans le même but un traité « Contre les Hérésies », premier spécimen d'un genre littéraire appelé à un grand avenir. Une vingtaine d'années plus tard, s'inspirant de lui, l'évêque de Lyon, saint Irénée, composait un ouvrage copieux du même genre, portant le même titre. Un peu plus tard, le fougueux avocat Tertullien sortait de son dossier un pamphlet vigoureux « Contre Marcion » et un autre « Contre les Valentiniens ».

Le Gnosticisme restait, malgré tout, très vivace. Un autre champion de l'orthodoxie romaine, saint Hippolyte, en fit, peu après, l'expérience. Il découvrit, avec stupeur, dans la Ville même, un stock important d'écrits dissidents, issus de diverses sectes, qui lui montra que dans son voisinage, dans les bas-fonds de la capitale, grouillait une sorte d'hydre fantastique aux têtes innombrables et toujours renaissantes. Il présenta sa trouvaille, en vrac, vers 230, dans un livre confus et touffu, les « Philosophoumena », destiné à établir que les hérésies ainsi étalées au grand jour tiraient leur origine d'une introduction fâcheuse de la philosophie dans le domaine de la théologie. Pour lui, n'ayant d'autre règle de foi que celle des livres saints traditionnellement admis par l'Eglise, il ne voulait reconnaître d'autre Sauveur que le Christ Fils de Dieu conçu par une vierge.

2. D'autres textes gnostiques, inconnus de Justin et d'Irénée, de Tertullien et d'Hippolyte, ont été découverts au cours des 150 dernières années. Ceux-là nous révèlent d'une façon

directe des aspects divers et en partie insoupçonnés jadis de la mythologie gnostique.

L'un d'eux est intitulé « Pistis-Sophia », parce qu'il expose en sa première partie le drame de la « Sagesse » divine, lamentablement déchue par suite d'une déviation originelle, mais progressivement relevée grâce à sa « foi » confiante en un Libérateur venu d'en haut. Ce livre, conservé au British Museum, a été publié en traduction française (Paris, 1895, 204 p.), par l'égyptologue E. Amélineau, qui l'attribue à Valentin. On y voit plus communément aujourd'hui un amalgame de plusieurs pièces d'origines diverses, dont une partie au moins viendrait d'une secte spéciale déjà mentionnée par Irénée (Haer., I, 29, 1), celle des « Gnostiques de Barbelo ». Ce dernier nom désigne un des avatars de la Sagesse déchue. Toutes sortes d'autres Etres non moins fantastiques défilent avec elle dans un effroyable tohu-bohu.

La mère du Christ se trouve curieusement mêlée à leur aventure hallucinante. L'auteur connaît ce qui est dit à son sujet dans les récits initiaux de Matthieu et de Luc. Il démarque les fictions évangéliques et les adapte très librement à son propre système.

Voici, par exemple, comment il fait conter par Jésus lui-même à ses 12 apôtres, au lendemain de la résurrection, sa descente du ciel en terre pour le salut des hommes :

« Lorsque je suis parti pour venir en ce monde, je suis passé au milieu des Archons de la Sphère, j'ai pris la ressemblance de l'Ange Gabriel, afin que les Archons des Eons ne me connûssent point... Je regardai en bas vers le monde de l'humanité, je trouvai Marie, celle que l'on nomme ma mère selon le corps matériel, je lui parlai sous la figure de Gabriel et, lorsqu'elle fut tournée en haut vers moi, je jetai en elle la première Vertu que j'avais reçue des mains de Barbelo, c'est-à-dire le corps que j'ai porté en haut, et au lieu de l'âme, je jetai en elle la Vertu que j'avais reçue de la main du grand Sabaoth... » (trad. Amelineau, p. 7 ; cf. p. 60).

Beau correctif au récit de Luc. Ce n'est pas Gabriel qui a fait une visite à la vierge de Nazareth. C'est Jésus lui-même sous les traits de l'Ange. Bien mieux, ce n'est pas Marie qui a conçu Jésus. C'est lui-même qui a mis en elle un simulacre humain dont il devait se servir pour sa mission libératrice.

Plus significatif encore est un autre passage. « Marie la mère de Jésus » y intervient directement et elle y conte à son fils une curieuse histoire :

« Lorsque tu étais petit, avant que l'Esprit ne fût descendu sur toi, alors que tu te trouvais dans une vigne avec Joseph, l'Esprit est decendu des Hauteurs, il est venu à moi dans ma maison, te ressemblant. Comme je ne le connaissais point et

pensais que c'était toi, il me dit : « Où est Jésus, mon frère afin que je le rencontre ? » Lorsqu'il m'eut dit cela, je fus dans l'embarras et je crus que c'était un fantôme venu pour m'éprouver. Je le pris, je l'attachai au pied du lit qui était dans ma maison, jusqu'à ce que je fusse allée vous trouver dans le champ, toi et Joseph et que je vous eusse trouvés dans la vigne. Joseph était occupé à mettre la vigne en échalas. Il arriva donc que, m'ayant entendu dire cette chose à Joseph, tu compris la chose, tu te réjouis et tu dis : « Où est-il que je le voie ? Non, je l'attends en ce lieu ». Et il arriva que Joseph, t'ayant entendu dire ces paroles, fut dans le trouble et nous allâmes ensemble, nous entrâmes dans la maison, nous trouvâmes l'Esprit attaché au lit, et nous te regardâmes avec lui, nous trouvâmes que tu lui ressemblais. Et Celui qui était attaché au lit se délia, il t'embrassa et te baisa, et toi aussi tu le baisas, vous ne devintes qu'une seule et même personne » (trad. Amélineau, p. 62).

Curieuse anecdote, qui tend à corriger le récit de Matthieu (I, 18-25). Ce n'est pas un « Ange » qui est venu dans la maison de Joseph, c'est l' « Esprit » de Dieu. Ce n'est pas au père qu'il s'est montré, c'est à Marie. Il ne lui a pas dit qu'elle concevrait un Etre divin, il lui a seulement exprimé son désir de rencontrer Jésus. Quand il a vu l'enfant arriver avec ses parents, il est allé vers lui et il s'est si bien uni à lui qu'ils n'ont fait à deux qu' « une seule et même personne ». Jésus est donc bien le fils de Marie et aussi de Joseph, mais non, à vrai dire, un Etre divin. Il a seulement été visité par l'Esprit qui l'a traité en frère et qui s'est uni à lui. Nous avons là une conception assez proche de celle que les théologiens ont appelée plus tard l' « adoptianisme ». Il faut y voir surtout une façon nouvelle de sauvegarder la thèse générale des Gnostiques, qui sont d'accord pour affirmer que le Sauveur divin ne peut être né d'une femme.

Dans un passage précédent du même livre, la mère de Jésus demandait cérémonieusement à son fils l'autorisation de dire à l'assistance les réflexions qui lui venaient à l'esprit sur l'appel au secours lancé par la Sagesse déchue dont il venait d'être parlé : « Jésus répondit et dit : Toi aussi, ô Marie, toi qui a pris forme dans Barbelo selon la matière, et... ressemblance avec les Vierges de la Lumière selon la lumière... toi (de qui est sorti le corps matériel où j'habite et que j'ai purifié, ...je t'ordonne de proférer l'explication des paroles dites par Pistis-Sophia ». L'explication est aussitôt donnée par elle sous la forme d'une citation de paroles prophétiques formulées « autrefois par Salomon dans sa 19e Ode ». Sur quoi, Jésus lui dit : « Courage, c'est bien. En vérité, en vérité, je te le dis, on te proclamera bienheureuse depuis une extrémité de la terre jusqu'à l'autre, car le Testament du 1er Mystère a habité en toi et c'est par ce Testament que seront sauvées toutes les terres... » (trad. Amé-

lineau, p. 60). Ainsi se trouve reprise par le Christ lui-même et interprétée dans le sens de la plus haute Gnose la double remarque formulée chez Luc (I, 45, 48) : « Bienheureuse celle qui a cru... Toutes les générations me proclameront bienheureuse ».

En maints autres pages de la « Pistis-Sophia », diverses questions sont posées par « Marie » à Jésus sur tel ou tel point de la doctrine qu'il vient de formuler. On a conjecturé que nous avons là des extraits ou des adaptations d'une œuvre gnostique intitulée « Interrogations de Marie » qui se trouve mentionnée dans plusieurs traités antignostiques des premiers siècles. D'autres textes de même origine signalent chez certains adeptes de la Gnose un « Evangile de Marie ». Les deux œuvres peuvent fort bien n'en faire qu'une. Gardons-nous d'y voir un hommage rendu à la Mère du Christ.

D'abord la « Marie » mise en scène n'est pas seule à interroger Jésus. De nombreuses questions sont posées plutôt par certains Apôtres : Pierre, Jean, Thomas, André, Jacques, Matthieu, Barthélémy. D'autres sont formulées par des femmes : Marthe, Salomé, sa sœur Marie-Madeleine. Une étude attentive de ces divers passages montre clairement que c'est cette dernière qui se trouve visée quand le nom de Marie n'est suivi d'aucun qualificatif, c'est-à-dire dans la plupart des cas.

C'est surtout la Madeleine qui bénéficie de la faveur du Christ. Elle est nettement sa préférée. Lui-même la proclame « la bienheureuse » par excellence, « pneumatique et pure » et « lumineuse », « toute entière esprit pur », « heureuse entre toutes les femmes qui sont sur la terre », « le Plérôme de tous les Plérômes et la perfection de toutes les perfections » (p. 15, 30, 102, 154, 156, etc.). Il l'associe étroitement à l'Apôtre bien aimé : « Marie la Madeleine et Jean le Vierge, déclare-t-il, seront supérieurs à tous les disciples » (p. 118).

Rien de pareil n'a été dit au sujet de sa mère. Elle ne joue dans tous ces entretiens qu'un rôle très effacé. Pourquoi est-elle laissée ainsi à l'arrière-plan ? Le rapport établi entre sa grande homonyme et Jean « le vierge » le laisse entrevoir. C'est qu'elle est mariée. Pour un gnostique, comme d'ailleurs pour les premiers Chrétiens et pour les Esséniens, l'état de mariage est inférieur à celui du célibat volontaire. Dans la grande compétition pour le Royaume de Dieu, la palme est dûe aux vierges.

D. Nouvel accommodement : triple virginité

Les textes cités de la « Pistis Sophia », si éloignés qu'ils soient de l'orthodoxie romaine, laissent entrevoir que le Gnosticisme, qui s'était violemment insurgé avec Marcion contre toute idée d'une mère du Christ, était devenu, à cet égard, tout au

moins chez certains de ses adeptes, beaucoup plus souple et accommodant. Il allait jusqu'à concéder que Jésus est né d'une femme, tout en interprétant le fait selon ses principes traditionnels de manière à sauvegarder la transcendance de l'Esprit venu en lui sur terre pour libérer les âmes.

Les partisans de l'orthodoxie romaine affichaient le même souci de maintenir intacte l'idée biblique du Dieu Très Haut. Tout en professant que le Fils issu de sa substance est devenu véritablement homme, Justin, Irénée, Tertullien, Hippolyte s'appliquaient à le maintenir, sur le plan théologique, bien au-dessus du commun des mortels.

Au fond, gnostiques et orthodoxes n'étaient pas si diamétralement opposés qu'ils pouvaient le paraître. Comme tous s'accordaient à voir dans le Christ un Etre divin apparu sur terre pour le salut des âmes, ils n'avaient, pour bien s'entendre, qu'à réviser leurs doctrines respectives sur les conditions de sa venue. Entre les thèses persévérantes des uns et les antithèses passionnées des autres, de nouvelles synthèses s'imposaient. Il avait été déjà dit que Marie n'était pas une mère comme les autres, que dans sa conception du Fils de Dieu elle était restée vierge. Pourquoi ne pas admettre aussi que sa virginité avait persisté dans son accouchement et même durant sa vie entière ? On échapperait ainsi aux contradictions les plus gênantes dont elle était l'objet.

1. C'est surtout l'idée de l'enfantement qui prêtait à controverse, Marcion avait exposé en un relief saisissant les misères physiques de la génération, afin de montrer qu'elle était indigne d'un « Fils de Dieu ». Tertullien avait répliqué avec sa fougue coutumière : « Courage, déclame contre les saintes et respectables œuvres de la nature... Traite de cloaque le sein où s'élabore l'être qui doit devenir un homme. Flétris comme ignobles et honteuses les douleurs de l'enfantement. Moque-toi des immondices qui recouvrent le nouveau-né, de la manière pénible et ridicule dont il sort du sein maternel... » (Adv. Marc, III, 11).

Si « saintes et respectables » que fûssent ces « œuvres de la nature », des croyants d'une spiritualité plus exigeante que celle de Tertullien voulurent les épargner au Christ.

Un souci de ce genre se manifeste dans un écrit apocryphe, découvert il y a une cinquantaine d'années, qui doit dater de la 2e moitié du IIe siècle et qui se trouve souvent cité et utilisé dans la « Pistis-Sophia ». Il s'agit des « Odes » dites « de Salomon ». Le grand prête-nom de la sagesse juive y est mobilisé au profit d'un christianisme semi-gnostique. Dans l'une de ces pièces (XIX, 7-9), il raconte, par anticipation, que Marie se trouva enceinte par la seule opération du Saint-Esprit et il ajoute :

« Elle enfanta un fils sans douleur et afin qu'il n'arrivât rien d'inutile, elle ne demanda pas de sage-femme pour l'assister ».

La même idée se trouve affirmée d'une façon plus nette et plus concrète dans un autre Apocryphe de l'Ancien Testament, l' « Ascension d'Isaïe ». Ce prophète, le plus renommé de tous, est mis ici à contribution à cause du célèbre passage de son livre (VII, 14), interprété à contre-sens, où il est parlé de la « vierge », plus exactement de la jeune femme qui doit enfanter Emmanuel. Une autre déformation lui est infligée, car il est travesti en initié de la Gnose, exactement renseigné sur la nature des sphères célestes par lesquelles ce fils du miracle doit passer pour venir ici-bas et sur le jeu complexe des apparences qu'il doit successivement revêtir pour prendre finalement la forme d'un fils d'Adam. Comme c'est chez Matthieu (I, 22-28) que sa prétendue annonce du Christ a été invoquée, c'est sur le récit de cet évangéliste que se soude sa propre narration.

Dans cette perspective, Marie, fiancée à Joseph, humble artisan de Bethléem, s'est trouvée, peu après, enceinte, sans qu'il y fût pour rien, par la seule opération de l'Esprit. Comme il voulait la renvoyer, il en a été détourné par un Ange. Puis, très vite est intervenu l'événement providentiel :

« Après deux mois..., Joseph se trouvait dans sa maison ainsi que Marie son épouse... Comme ils étaient seuls, Marie... vit un petit enfant et elle fut effrayée... Et son sein se trouva comme précédemment avant qu'elle eût conçu... Son époux Joseph lui dit : « Qu'est-ce qui t'a effrayée ? » Ses yeux s'ouvrirent et il vit l'enfant et il loua le Seigneur... Et une voix s'adressa à eux : « Ne dites cette vision à personne ». Et une rumeur courut dans Bethléem au sujet de l'enfant. Il y en eut qui dirent : « La Vierge Marie a enfanté avant qu'il y eût deux mois qu'elle fût mariée ». Et beaucoup dirent : « Elle n'a pas enfanté et il n'est pas monté de sage-femme et nous n'avons pas entendu les cris des douleurs.. » (XI, 2-14).

2. Un troisième Apocryphe, appelé assez improprement le « Protévangile de Jacques », remonte bien plus haut, jusqu'à la naissance et à l'enfance de la mère du Christ. C'est pour montrer qu'elle a été destinée par la Providence et vouée par ses parents à une virginité perpétuelle.

Son père Joachim et sa mère Anne se lamentaient, étant avancés en âge, de n'avoir pas d'enfant. Or chacun reçut la visite d'un Ange, qui leur annonça séparément la prochaine venue de la progéniture désirée. Au bout de neuf mois leur naquit une fille, qui fut appelée Marie. Conformément au vœu formulé, avant même sa conception, par sa mère, elle fut pré-

sentée au Temple dès sa 3e année pour y être consacrée à Dieu et vouée pour toujours à son service. Elle s'y nourrissait comme une colombe et recevait sa nourriture d'un Ange (I-VIII, 1).

Quand elle eut 12 ans, comme les prêtres craignaient que la venue prochaine de ses règles ne souillât le sanctuaire, leur Chef « prenant le vêtement aux 12 clochettes, entra dans le Saint des Saints » pour solliciter une intervention d'en haut (VIII, 2).

« Voici qu'un Ange du Seigneur apparut lui disant : « Zacharie, Zacharie, sors ; convoque ceux du peuple qui sont veufs ; qu'ils apportent chacun leur verge ; celui à qui le Seigneur montrera un signe aura la garde de la vierge ».

« Les hérauts se répandirent dans tout le pays de la Judée et la trompette du Seigneur résonna et tous accoururent. Joseph, ayant jeté sa hache, sortit à leur rencontre. Quand ils furent réunis, ils allèrent trouver le Grand-Prêtre après avoir pris des verges.

« Ayant pris toutes les verges, il entra dans le Temple et pria. Ayant achevé sa prière, il prit les verges et, après être sorti, il les remit à qui de droit et il n'y eut pas de signe parmi ces verges. Joseph reçut la dernière verge. Et voici qu'une colombe sortit de la verge et se tint sur la tête de Joseph.

« Et le Grand-Prêtre dit à Joseph : « C'est toi que le sort a désigné pour la garde de la vierge ». Et Joseph répondit : « J'ai des fils et je suis vieux ; elle est jeune ; je serais la risée des fils d'Israël.

« Et le Grand-Prêtre dit à Joseph : « Crains le Seigneur Dieu et souviens-toi de ce que Dieu a fait à Dathan, à Abiron, à Coré, comment la terre s'entr'ouvrit et les engloutit à cause de leur résistance. Et maintenant, Joseph, crains que ces choses n'arrivent dans ta maison ». Et Joseph, effrayé, la prit en sa garde » (VIII, 3 - IX, 3).

Solution ingénieuse des difficultés, en apparence insurmontables, que soulevaient les textes évangéliques. Marie n'a pas été fiancée, encore moins mariée, à Joseph. Elle n'a eu aucun rapport conjugal avec lui. Il était bien trop vieux ! Il a été seulement, en raison de son âge, le gardien de sa virginité. Mais il a passé, au regard du public, pour son mari. Les enfants qu'il avait eus d'une autre femme avant son veuvage ont été ainsi considérés comme des « frères de Jésus ». Mais c'est par suite d'une interprétation abusive. C'est en toute vérité que Marie a pu dire : « Je ne connais point d'homme ».

Le pseudo-Jacques, d'ailleurs, lui fait tenir ce propos, un peu plus loin et plusieurs fois, à l'occasion du scandale causé par sa grossesse. Joseph est allé en d'autres lieux faire son métier de charpentier, « construire des maisons ». En son absence, Marie a été invitée par le Grand-Prêtre à faire avec sept autres jeunes filles sans tâche un voile pour le Temple.

Or, pendant qu'elle était occupée à filer la pourpre, un Ange lui apparut et lui annonça qu'elle serait « couverte par la Vertu du Seigneur » et qu'elle enfanterait un « Fils du Très-Haut » (X-XI). Elle avait alors seize ans. Bientôt sa grossesse devint visible. Joseph, revenu sur ces entrefaites, fut consterné : « De même, dit-il, que, à l'heure où Adam glorifia Dieu, le serpent vint et trouva Eve seule et la trompa, ainsi en a-t-il été pour moi » (XIII, 1). « Pourquoi, lui dit-il, as-tu avili ton âme ? » Elle pleura amèrement, disant : « Je suis pure... » (XIII, 2-3). Les prêtres, informés, accusèrent à leur tour Joseph lui-même et avec lui Marie d'avoir été infidèles à Dieu. Malgré leurs dénégations concordantes, chacun d'eux fut soumis séparément à l'épreuve du feu (cf. Nombres, V, 18) et envoyé dans la montagne. Chacun en revint indemne et fut absous. Ils reprirent donc la vie commune (XV-XVI).

Enfin, pour se conformer à l'édit de César Auguste sur le recensement de ses sujets, le couple se rendit à Bethléem. Avant d'y arriver, Marie dit à son compagnon : « Descends-moi de l'ânesse, car ce qui est en moi me presse... » (XVII, 3). Joseph la conduisit dans une grotte voisine, « il laissa ses fils près d'elle et alla chercher une sage-femme dans le pays de Bethléem » (XVIII, 3).

A ce point du récit, lui-même prend la parole : « Or moi, Joseph... voilà que je cessai d'avancer, et je portai mes regards en l'air et je vis l'air plein d'effroi ; je les élevai vers le ciel et je le vis immobile et les oiseaux du ciel arrêtés ; je les abaissai vers la terre et je vis une huche et des ouvriers couchés les mains dans la huche et ceux qui étaient en train de pétrir ne pétrissaient plus... ; voici que des moutons s'avançaient et ils ne marchaient plus... le berger leva la main pour les frapper de son bâton et sa main resta en l'air... ; et je vis des chevreaux dont la bouche était ouverte sur l'eau et qui ne buvaient pas ; et toutes choses en un moment furent remises en mouvement » (XVIII, 2).

« Et voici qu'une femme descendit de la montagne et elle me dit : « Homme où vas-tu ? » Je dis : « Je cherche une sage-femme juive ». Me répondant, elle dit : « Es-tu d'Israël ? » Je lui dis : « Oui. » Elle dit : « Qui est celle qui accouche dans la grotte ? » Je lui dis : « Elle est ma fiancée ». Elle me dit : « Est-ce qu'elle n'est pas ta femme ? » Je lui dis : « C'est Marie ; elle a été élevée dans le Temple du Seigneur et je l'ai obtenue par sort pour femme et elle n'est pas ma femme et elle a conçu par le Saint Esprit ». XIX, 1).

Le récit reprend tout d'un coup ici la forme impersonnelle :

« Et la sage-femme lui dit : « Est-ce que cela est vrai ? » Et Joseph lui dit : « Viens et vois. Et la sage-femme entra avec lui. Et ils arrivèrent à la grotte. Et voici qu'une nuée lumineuse enveloppait la grotte. Et la sage-femme dit : « Aujourd'hui mon

âme est dans l'allégresse parce que mes yeux ont vu des choses merveilleuses car le salut est né pour Israël ».

« Aussitôt la nuée se retira de la grotte et une grande lumière brilla dans la grotte, au point que nos yeux ne pouvaient pas la supporter. Peu à peu cette lumière s'évanouit et alors l'enfant apparut et il alla à sa mère Marie, dont il prit la mamelle. Et la sage-femme s'écria et dit : « Grand est ce jour, car le spectacle que j'ai vu est nouveau ».

« La sage-femme sortit de la grotte et elle rencontra Salomé. Et elle dit : « Salomé, Salomé, j'ai un spectacle nouveau à te raconter. Une vierge a enfanté sans qu'il y ait trace d'enfantement dans sa nature ». Et Salomé dit : « Vive le Seigneur mon Dieu ! Si je ne mets pas mon doigt et si je n'inspecte pas sa nature, je ne croirai pas qu'elle a enfanté étant vierge ».

« La sage-femme entra et elle dit à Marie : « Découvre-toi, car une grosse dispute est engagée à ton sujet ». Salomé mit son doigt dans la nature de Marie. Et elle poussa un cri en disant : « Malheur à mon imprudence et à mon incrédulité ! Je me suis défiée du Dieu vivant et voilà que ma main, consumée par le feu, se détache de moi ».

« Elle se mit à genoux devant le Maître en disant : « Dieu de mes pères, souviens-toi que je suis de la race d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Ne me donne pas en exemple aux fils d'Israël, mais rends-moi aux pauvres. Car tu sais, Maître, que j'ai pratiqué la bienfaisance en ton nom et que j'ai reçu de toi ma récompense ».

« Et voici qu'un Ange du Seigneur se présenta en disant : « Salomé, Salomé, le Seigneur t'a entendue. Présente ta main à l'enfant et porte le, et il sera pour toi salut et grâce. » Et Salomé s'approcha et porta l'enfant en disant : « Je l'adorerai parce qu'un grand roi est né pour Israël ». Aussitôt Salomé fut guérie et elle sortit justifiée de la grotte » (XIX, 1 - XX, 4, trad. Charles Michel).

Etrange mixture de gros réalisme et de mysticisme subtil. Elle n'a pu prendre consistance qu'en un milieu assez composite où la tradition judaïsante de Luc, qu'elle continue et complète, se tempérait d'un docétisme d'origine gnostique. Ce n'est, en effet, qu'une apparence de corps humain qu'offre ce nouveau-né dont la venue a été précédée par une nuée lumineuse enveloppant la grotte, puis par une lueur éblouissante à l'intérieur, et qui fait soudain irruption quand elle s'évanouit. La scène fait songer par sa fantasmagorie à celles de la « Pistis-Sophia », où les noms de Jacques et de Salomé interviennent aussi et où l'on voit également surgir de brusques jets de lumières dans la caverne de ce bas monde.

La suite du texte n'apporte rien de nouveau sur le sujet qui nous occupe. Le narrateur rappelle la venue des Mages et

le massacre des innocents qui a suivi. A cette occasion, comme Jean, le futur Baptiste, né peu avant le Christ, a échappé à la mort, il le montre abrité avec sa mère dans le creux d'une montagne qui s'est miraculeusement ouverte pour les recevoir. Il imagine par surcroît que son père Zacharie, présenté par lui très arbitrairement comme « le Grand-Prêtre » a été martyrisé par Hérode, qui s'inquiétait de cette disparition (XXI, XXIV).

A l'appui de ces fantaisies vient ce mot de la fin : « Moi, Jacques, qui ai écrit cette histoire, des troubles étant survenus à Jérusalem lors de la mort d'Hérode, je me retirai dans le désert jusqu'à ce que l'agitation se fut apaisée à Jérusalem, glorifiant le Dieu Tout-Puissant, qui m'a accordé la faveur et la sagesse d'écrire cette histoire ».

Des critiques subtils se sont ingéniés à morceler l'ensemble du récit. Ils y ont vu un amalgame maladroit de trois œuvres bien distinctes portant sur la naissance de la Vierge, sur celle du Christ, sur le martyre de Zacharie. Ce découpage me paraît bien arbitraire. Les morceaux ainsi détachés s'accordent mieux qu'on ne l'a dit. Ils semblent bien venir d'un même auteur.

Le signataire final, en se présentant, pour authentiquer ses fictions, comme un Juif établi à Jérusalem au début de notre ère, achève de se révéler à nous comme un fieffé menteur. Il connaît si peu le judaïsme et les lieux même dont il parle qu'il commet à ce sujet d'énormes bévues. Son récit, se greffant sur ceux de Luc et de Matthieu, qu'il accommode à sa façon, ne peut être antérieur à la 2e moitié du IIe siècle. Mais il ne doit pas être bien plus tardif. En effet, Clément d'Alexandrie semble bien le viser en un passage des « Stromates » (VII, 16) où il note que Marie « inspectée après l'enfantement par les sages-femmes, fut trouvée vierge ». Une quarantaine d'années plus tard, aux approches de 250, dans un Commentaire de l'Evangile selon Matthieu (X, 17), Origène se réfère au « livre de Jacques » à propos des « frères de Jésus », considérés comme des enfants de Joseph.

III. ORIGINES ÉGYPTIENNES

Suivons ces deux grands chefs d'école, qui représentent avec éclat la chrétienté d'Egypte dans la première moitié du IIIe siècle. Avec eux nous restons dans la ligne du « Protévangile », mais nous sommes transportés dans un monde très différent de celui que nous avons trouvé à Rome. Alexandrie en est le centre et nous offre un christianisme d'un caractère spécial, à tendance foncièrement spéculative, dont certaines formes s'imposeront progressivement à toutes les Eglises, surtout en ce qui concerne le culte de la Vierge.

A. Marie nouvelle Isis

Déjà au début de notre ère, l'Essénisme, d'où devait sortir le Christianisme, avait dans la région du Delta une forme plus spécifiquement intellectuelle qu'en Palestine. Les « Thérapeutes » que Philon nous montre, avec une sympathie visible, dans un traité célèbre, voués comme lui à « la vie contemplative », aux environs du Lac Mœris, semblent avoir différé assez sensiblement, malgré une parenté indéniable et même très étroite, de leurs confrères Palestiniens, qui, d'après Josèphe, s'appliquaient journellement aux travaux manuels.

C'est, apparemment, de cet Ordre religieux que sortait, vers le milieu du 1er siècle, le juif Alexandrin Apollos, auteur du traité archaïque sur le Christ conservé en substance dans la soi-disant « Epître aux Hébreux », où il présentait Jésus comme un Etre divin venu tout formé ici-bas « sans père, ni mère » (Supra, p. 3). Avec lui déjà la doctrine chrétienne se trouvait engagée dans les voies de la plus haute gnose.

Nous voyons par le grand traité de Plutarque intitulé « D'Isis et d'Osiris », qui fut écrit quelques dizaines d'années plus tard, comment la mythologie naïve de ces vieilles divinités se mua, grâce aux commentaires allégoriques des philosophes néoplatoniciens, en une théologie savante, d'essence métaphysique.

C'est d'un travail du même genre effectué sur le mythe du Christ que sortit le gnosticisme chrétien et c'est surtout en Egype, sous l'action des mêmes facteurs, que s'opéra cette transformation. Ses principaux théoriciens, Basilide et Valentin, étaient des Egyptiens. Le nom de Carpocrate, qui leur est souvent associé, ressemble singulièrement à celui d'un fils mythique de la déesse Isis, Harpocrate.

Une remarque essentielle s'impose au sujet de ces maîtres et de leurs innombrables disciples. Les apologistes de l'orthodoxie romaine les présentent comme de faux chrétiens. Ils s'appliquent à montrer que leurs doctrines sont inconsistantes et absurdes. Souvent même ils les dénoncent comme des gens de mauvaise vie. En réalité, ces hérétiques tant décriés se considéraient comme les vrais disciples du Christ. Ils avaient une culture philosophique souvent très supérieure à celle de leurs contradicteurs. Ils faisaient profession de vie parfaite, de continence, d'abstinence, de pauvreté voulue. C'étaient, comme leurs ancêtres thérapeutes ou esséniens, de vrais moines qui, méprisant la vie du corps, voulaient vivre selon l'esprit. Sans se cloîtrer, sans se faire ermites ou anachorètes, ils formaient des communautés étroitement unies dans une même vie de renoncement, de sacrifice et de prière.

Ces gens n'avaient pas le culte de la mère du Christ et ne

croyaient même pas que le Christ eût une mère. Ils étaient foncièrement misogynes. Divers auteurs ecclésiastiques parlent d'un « Evangile des Egyptiens » qui jouissait chez eux d'une grande autorité. Selon le témoignage de Clément d'Alexandrie (Strom., IX, 63 ; XIII, 92), Jésus y déclarait tout net à Salomé : « Je suis venu pour détruire les œuvres de la femme ».

Avec le temps, dans certains groupes, cette misogynie s'était atténuée. Nous avons perçu des indices d'une telle évolution dans la « Pistis-Sophia » qui paraît bien avoir été rédigée en Egypte. Le « Protévangile de Jacques », expliquant que Marie avait été vierge avant, pendant et après son enfantement, contribua pour une large part à rapprocher les gnostiques des orthodoxes. Grâce à lui, Marie apparut en Egypte comme une forme nouvelle de l'ancienne Isis, déjà qualifiée de « parthénos ».

Entendons-nous bien. Elle ne fut pas pour cela identifiée à la déesse du vieux culte indigène, compagne d'Osiris et mère d'Horus. Mais elle commença de bénéficier d'un prestige analogue.

C'est ce stade du développement de la Marialogie que représentent pour nous Clément d'Alexandrie et Origène. Ils firent bon accueil à la « Vierge » du Protévangile de Jacques. Mais ils ne la mirent pas en grand relief. Marie n'occupa qu'une place assez mince dans l'ensemble de leur doctrine.

L'un et l'autre, d'ailleurs, gardaient de fortes attaches avec le Gnosticisme. Clément fut surtout préoccupé de montrer en quoi consiste la vraie Gnose. Origène en exposa les grandes lignes dans son traité « Des Principes », sorte de Somme théologique où il va de Dieu à l'homme, de la chute d'Adam au salut apporté par le Christ. Tous deux, par cet aspect de leur enseignement, suscitèrent, déjà de leur vivant mais surtout après leur mort, maintes réserves et maintes contradictions.

B. Marie patronne des moines

Le prestige de la mère du Christ grandit dans la mesure même où l'opposition gnostique s'affaiblit. Or cet affaiblissement devint de plus en plus sensible dans la 2e moitié du IIIe siècle. Deux causes y concoururent.

D'abord, le système perdit peu à peu la vigueur et la rigueur qu'il avait au début. Ses écoles s'émiettèrent, s'opposèrent les unes aux autres, s'affaiblirent d'autant. Un néoplatonien de grande classe, Plotin, originaire de Lycopolis, en Haute Egypte, qui avait fait un long séjour à l'Ecole d'Alexandrie et avait ensuite enseigné avec un grand succès à Rome, écrivit un important traité « Contre les Gnostiques » où il montrait l'inconsistance de leur philosophie religieuse.

D'autre part, ceux d'entre eux qui restaient les plus fidèles

à l'esprit de la Gnose se rallièrent très vite à la doctrine du Persan Mani ou Manich, qui lui avait donné la forme la plus systématique et la plus vivante, opposant irréductiblement le Bien au Mal, l'Esprit à la Matière, le Nouveau Testament à l'Ancien. Le Manichéisme se répandit à travers tout l'Empire romain, particulièrement dans les nomes d'Egypte, où il trouvait un terrain particulièrement favorable. Il obtint un tel succès que l'empereur Dioclétien lança contre lui, dès 287, un édit furibond.

Les moines se répartirent très vite en deux camps bien tranchés. Ceux qui n'admirent pas le dualisme de Mani n'en furent que plus attachés à la foi romaine, qui les tenait en communion, par l'intermédiaire de leurs évêques, avec l'ensemble de la chrétienté. Exposés eux aussi à des poursuites légales, car Dioclétien avait pris finalement parti, en 303, contre les chrétiens orthodoxes aussi bien que contre les dissidents manichéens, ils se réfugièrent en masse dans les régions les moins habitées de la vallée du Nil, pour s'y vouer plus librement à la réalisation de leur idéal ascétique. Ils peuplèrent notamment les déserts de la Thébaïde, où des ruines de villes abandonnées leur servirent d'abri.

Plus tard, quand la persécution eut cessé, quand l'Empire fut devenu chrétien, ils affluèrent dans les faubourgs des villes, où leurs cohortes fournirent aux évêques une milice opportune et docile, prête à foncer sur les païens ou les hétérodoxes. Ils essaimèrent des rives du Nil à celles du Jourdain. Autour des lieux saints qu'évoquent les scènes évangéliques, des ascètes de tout ordre s'appliquèrent à méditer et à mettre en pratique les paroles du Christ. Il en vint, du fond de l'Occident et tout particulièrement de Rome, à la suite et sur les instances pressantes de saint Jérôme, qui était allé finir ses jours à Bethléem.

Sur cette masse mouvante et toujours croissante de moines, ermites ou cénobites, planait la grande figure d'Origène, qui avait lui-même quitté autrefois son pays pour la Palestine. Ce « fils d'Horus », car tel est le sens originel du nom, surnommé Adamantius, l' « homme d'acier », avait donné en sa personne un exemple mémorable d' « encratisme ». Préposé, à 18 ans, par son évêque à l'école catéchétique d'Alexandrie, il avait pris à la lettre et réalisé en lui-même, selon le témoignage bien informé d'Eusèbe (H. E., VI, 8, 2), la parole de l'Evangile (Matt. XIX, 12) : « Il y a des eunuques qui se sont rendus tels pour le Royaume de Dieu ». Bien peu sans doute de ses disciples le suivirent jusqu'à ce suicide sexuel. Mais nombreux, innombrables même, furent ceux qui s'imposèrent à son exemple la continence la plus stricte.

Pour ces gens qui se condamnaient à une vie contre nature

et qui, tout en se faisant moines, n'en restaient pas moins des hommes, il fallait un idéal dont l'attrait compensât la dureté de leur sacrifice volontaire. Ils le trouvèrent dans l'image attirante de la jeune Galiléenne qu'un Ange avait proclamée « pleine de grâce », « bénie entre toutes les femmes » et qui, s'étant consacrée à Dieu, lui était restée toujours fidèle.

Saint Jérôme, qui sentit longtemps « l'aiguillon de la chair », et qui, aux heures de crise, se roulait parfois dans les buissons, trouva un remède à la rigueur de ce refoulement sexuel dans une fervente dévotion à la Vierge Mère. Il se voua passionnément à son service et mit tout en œuvre pour lui constituer une nombreuse cour de pieux adorateurs et de dociles servantes se modelant sur elle.

Ses appels se heurtèrent à des résistances très vives. Un certain Helvidius, notamment, soutint, dans un écrit dont le titre même s'est perdu, que la mère de Jésus n'était pas restée toujours vierge, qu'elle avait eu, après son « premier-né » d'autres enfants de Joseph et que, d'ailleurs, le mariage est supérieur au célibat.

Jérôme répliqua par un traité fulgurant « Sur la perpétuelle virginité de la bienheureuse Marie » (Patr. lat., t. XXIII, c. 183-210). Le fougueux dalmate ne se borna pas à défendre sa grande patronne. Emporté par son élan, il alla bien plus loin. A Helvidius qui s'attachait à montrer, par le témoignage des Evangiles, que Marie avait eu d'autres enfants de Joseph, il répliqua, sur un ton tranchant :

« Tu dis que Marie n'est pas restée vierge. Moi je dis que Joseph lui-même est resté vierge par égard pour Marie, en sorte que le Fils vierge est né d'un mariage de vierges ».

Cette assurance s'explique par les exigences de la propagande monastique. Comment expliquer à des jeunes gens et à des jeunes filles, à des hommes et à des femmes dans la force de l'âge, qu'il est bon de garder la continence, si Marie a été confiée, comme il est conté dans le « Protévangile de Jacques », à la garde d'un homme qui avait eu un commerce prolongé avec une femme, qui était père de nombreux enfants ? Une telle mise en tutelle n'implique-t-elle pas une réelle subordination du célibat religieux au mariage ? N'est-il pas vain alors et même condamnable de détourner les gens du droit chemin de la vie conjugale vers les sentiers épineux d'un ascétisme contre nature ? Au fond, c'est sa propre attitude, c'est son idéal de moine que Jérôme défend quand il affirme, sur le ton le plus hautain, que le Christ est « né d'un mariage de vierges ».

Mais d'où viennent, en ce cas, les « frères de Jésus » ? L'esprit subtil de l'exégète se donne ici libre jeu. Deux d'entre eux s'appellent « Jacques et Joseph » (Mc., VI, 3 ; Matt. XIII, 55). Or les Evangélistes mentionnent une « Marie, mère de Jacques et

de Joseph » (Mc. XV, 40 ; Matt. XXVII, 16). C'est, n'en doutons pas, une sœur de la mère du Christ. Ses fils sont des cousins de Jésus. Des cousins si proches sont comme des frères. Ce dernier mot est souvent pris par les auteurs sacrés dans un sens très large.

Voilà donc la mère de Jésus innocentée non seulement d'avoir eu d'autres enfants mais d'avoir été la conjointe d'un père de famille devenu veuf. Perpétuellement vierge, unie à un homme vierge, ayant donné naissance à un fils vierge, elle était prédestinée à devenir la patronne des vierges.

C. Marie « mère de Dieu »

L'évêque d'Alexandrie et patriarche d'Egypte saint Athanase a contribué pour une large part, quoique d'une manière seulement indirecte, à cet essor du culte de Marie, par sa « Vie de saint Antoine », écrite sur le tard, vers 360. (Patr. Gr., t. XXXVI, c. 823-976). Il y contait, sous une forme vivante et attrayante, l'aventure du grand anachorète qui, un siècle auparavant, avait tout quitté pour se vouer à la pratique de la perfection chrétienne et qui, par le renom de sa sainteté, avait attiré à lui dans le désert de Fayoum de nombreux et fervents disciples associés à lui dans une même admiration et une égale émulation. Ce livre fut comme l'Evangile du monachisme. Plus captivant qu'un roman pour les âmes croyantes, il amena dans les couvents d'Egypte et de Palestine, puis en bien d'autres fondés un peu partout à travers l'Orient et l'Occident, une masse sans cesse grandissante de pieux imitateurs qui se firent les sujets dévôts de la « Reine des vierges ».

Athanase la servit lui-même sous une autre forme également indirecte qui devait aboutir à la faire acclamer comme « Mère de Dieu ». Cette nouvelle promotion supposait la reconnaissance préalable de la divinité du Chrit. Ceci fut l'occasion d'une vive querelle qui secoua toute la Chrétienté pendant des dizaines d'années et qui fut une suite particulièrement dramatique de la lutte engagée par l'orthodoxie contre le gnosticisme.

Les adeptes de la Gnose, dans leur souci de sauvegarder l'idée du Dieu Très Haut, avaient imaginé entre lui et ce bas-monde divers intermédiaires qui procédaient de lui sans se confondre avec lui et qui, doués d'un corps subtil, avaient des contacts avec notre humanité tout en la dominant. C'est dans ce milieu indécis et fluctuant que le Christ avait été situé par ses premiers évangélistes. Dieu et homme tout ensemble, il n'était ni tout à fait Dieu ni véritablement homme. Mais, à mesure que le Gnosticisme s'affaiblit, sa rigueur doctrinale fléchit. Les extrêmes se rapprochèrent. Jésus, tout en étant considéré comme un homme véritable, put être tenu pour un Dieu authentique.

Vers 320, un prêtre d'Alexandrie, Arius, qui joignait à une connaissance approfondie de la tradition une intelligence subtile et affinée, s'était efforcé de remonter le courant. S'inspirant de la doctrine d'Origène et plus encore de celle qu'exposait la christologie archaïque de l' « Epître aux Hébreux », il avait expliqué que le Christ avait une nature divine sans être Dieu lui-même. Il le présentait comme une simple expression de la pensée du Père Eternel, comme un reflet de sa lumière, une émanation de sa substance, comme une sorte de premier ministre, exécuteur de sa volonté souveraine. Son enseignement avait fait scandale. Il avait été condamné d'abord par le patriarche Alexandre, puis par un synode groupant plus de 100 évêques d'Egypte et de Lybie, enfin et surtout par un « Concile œcuménique », le premier du genre, tenu en 325 à Nicée, en Bithynie, sous la présidence de l'empereur Constantin. Au sein de cette dernière Assemblée, d'un caractère imposant, il avait été défini, dans une solennelle profession de foi, que « le Seigneur Jésus Christ » est « Dieu (issu) de Dieu, Lumière (issue) de la Lumière, vrai Dieu (issu) du vrai Dieu, consubstantiel au Père ».

Du coup, le rôle de la Vierge Marie avait singulièrement grandi. Déjà certains l'appelaient « Mère de Dieu », en grec « theotokos ». Mais une telle dénomination était encore prématurée.

Les théologiens sont gens méticuleux et pointilleux. Un mot mal venu peut déchaîner chez eux tout un drame. Celui de « consubstantiel », en grec « omoousios », enchâssé dans le symbole de Nicée, souleva des tempêtes. Certains voulaient qu'on lui substituat « omoiousios ». La simple adjonction d'un i modifiait profondément le sens. Il en résultait que Jésus n'était point, par rapport au Père, « de même substance », mais simplement « semblable en substance». Marie n'était donc pas mère d'un vrai Dieu mais d'un simili-Dieu.

Sous ces disputes verbales se dissimulaient de profonds désaccords, qui procédaient souvent de considérations fort peu mystiques, parfois même de sentiments très bas. Athanase fournit, à ce sujet, une démonstration typique. C'était surtout la vigueur de sa polémique qui avait amené la condamnation d'Arius. Son succès même lui causa de multiples déboires, parce qu'il suscitait de grandes jalousies et qu'il heurtait des intérêts rivaux. Ayant succédé en 328 au patriarche Alexandre, il acquit à son siège, par sa personnalité vigoureuse, un lustre exceptionnel qui lui valut l'admiration et le total dévouement des communautés de moines mais qui dressa contre lui d'envieux concurrents.

A Nicomédie, où Dioclétien avait fixé sa résidence et dont Constantin fit d'abord sa capitale, l'évêque Eusèbe aussi ambitieux qu'intelligent et habile, s'appliqua de son mieux à décon-

sidérer son collègue d'Alexandrie et à se poser lui-même, défenseur de l'omoiousios, en patron de la vraie foi. Ayant capté la faveur de la Cour impériale, il réussit non seulement à se rallier une grande partie des évêques d'Asie Mineure et en Syrie, mais encore à faire condamner et bannir comme un fauteur de trouble son rival détesté.

Athanase, exilé en Gaule dès 334, mit l'occasion à profit pour resserrer les liens traditionnels de son Eglise avec celle de Rome, où l'on suivait avec une égale inquiétude l'évolution dissidente des chrétientés d'Asie Mineure. Rentré chez lui mais banni à nouveau en 339, il revint en Occident et y passa trois ans, au cours desquels l'accord se fit de plus en plus étroit entre les deux métropoles. En son absence, le parti adverse progressait. Un temps vint, sous le règne de Constance, vers 360, où, selon une formule célèbre de saint Jérôme, « le monde entier gémit et s'étonna de se trouver arien ». L'idée de la « Mère de Dieu », solidaire de celle du Fils « consubstantiel » au Père, était, comme elle, en net recul.

Après le règne éphémère de Julien vinrent de nouveaux maîtres qui, pour rétablir et maintenir la paix religieuse, prônèrent et obtinrent le ralliement au symbole de Nicée. Une rivalité profonde n'en persista pas moins entre la métropole de l'Egypte et celle de l'Asie Mineure, dont la capitale avait été définitivement transférée de Nicomédie à Byzance. L'Eglise d'Alexandrie gardait un souvenir cuisant des affronts faits jadis à son chef et tenait à le venger. Ses Patriarches, héritiers mystiques des vieux Pharaons, voyaient de mauvais œil le prestige grandissant de leur collègue byzantin, qui n'était à leurs yeux qu'un parvenu occasionnel.

L'on vit, un jour, au printemps de 403, l'un d'eux, le terrible Théophile, partir en guerre, avec un important cortège de ses subordonnés, contre ce rival abhorré, qui n'était autre, en l'occurrence, que saint Jean Chrysostome, l'orateur à la « bouche d'or ». Ayant débarqué à Constantinople sans le prévenir, sans lui faire la moindre visite, et s'étant installé à la Cour impériale, il s'y livra contre lui à une enquête minutieuse sur sa conduite, et le fit condamner, pour des raisons futiles, par une assemblée de 36 évêques, à la déposition et à l'exil.

Son neveu et successeur Cyrille, « saint Cyrille », qui avait pris part à cette équipée, la renouvela pour son propre compte, en 430, contre un nouvel occupant du siège haï, Nestorius. Il lui faisait grief de propos tenus par lui sur la maternité de la Vierge. Selon le patriarche de Constantinople, on ne pouvait dire sans hérésie ni sans absurdité que Marie était « théotokos », « Mère de Dieu ». Ce n'était pas le Verbe qui avait été engendré par elle, mais seulement le Christ à qui le Verbe s'était uni. Cyrille cria très haut à l'hérésie, en appela au pape Célestin,

à l'empereur Théodose II, et obtint de l'un et de l'autre qu'un Concile œcuménique serait convoqué à Ephèse pour le mois de juin 431. Sans attendre l'arrivée des légats du pape et de l'épiscopat syrien, dont il se défiait, sans se préoccuper des directives impériales, il s'attribua la présidence de l'assemblée et il en dirigea les débats. Il fit, d'urgence, condamner son rival comme hérétique et reconnaître Marie comme « Mère de Dieu ». Lui-même raconte, dans une lettre à son clergé, que la foule répéta longuement et bruyamment les acclamations conciliaires en l'honneur de la « téotokos ». (Ep. 24 ; Patr. gr. LXXVII, 137-138).

Sans doute avait-il pris soin de préparer la manifestation, car il n'était pas homme à s'en remettre aux mouvements spontanés de la masse et il avait toujours à son service des cohortes de serviteurs zélés prêts à exécuter ses consignes. On l'avait bien vu durant la lutte passionnée qu'il avait menée dans Alexandrie même contre le gouverneur Oreste et au cours de laquelle une amie de ce dernier, Hypathie, néoplatonicienne d'une grande culture et d'une haute moralité, avait été arrêtée en pleine rue par ses hommes, descendue de sa voiture, traînée dans une église voisine, déshabillée, assommée à coups de tuile et férocement déchiquetée.

La scène bruyante, sans nul doute bien dirigée, en l'honneur de la « théotokos » que décrit saint Cyrille, en rappelle une autre, plus ancienne, que les « Actes des Apôtres » nous montrent se déroulant dans la même ville d'Ephèse sous l'impulsion d'un fabricant d'objets pieux pour le compte d'une autre déesse-mère. Un certain Démétrius, nous est-il raconté, ameuta la population contre Paul en l'appelant au secours de « la grande Artémis des Ephésiens » qui se trouvait menacée par la prédication de l'Apôtre et qui fut l'objet de longues acclamations (XIX, 23-24). L'Artémis en question était une forme locale de Cybèle, la « Mère des dieux », chère aux Phrygiens.

Celle que le Patriarche d'Alexandrie fit acclamer comme « Mère de Dieu » représentait un autre type de maternité divine. C'était une nouvelle Isis portant dans ses bras un enfant divin, un nouvel Horus, que le Pharaon de l'Egypte chrétienne présentait à la vénération de la foule.

Le triomphe de Cyrille provoqua des réactions très vives non seulement de Byzance mais d'Antioche et plus tard de Rome. On lui reprochait d'avoir confondu dans le Christ l'humanité, qui seule lui venait de sa mère avec la divinité qu'il tenait du Père éternel, d'avoir identifié en lui ces deux natures, qui sont pourtant irréductibles. Un nouveau Concile Général fut convoqué, en conséquence, vingt ans plus tard, en 451, non plus à Ephèse, reliée trop directement à l'Egypte, mais aux abords de la capitale, sur l'autre rive du Bosphore, à Chalcédoine. Il y

fut défini que, dans le fils de Marie, la divinité, tout en étant étroitement unie à l'humanité, en restait très distincte On avait, auparavant, dans le dogme de la Trinité, trois personnes. en une même nature. On eut désormais, dans celui de l'Incarnation, une seule personne en deux natures.

Cette arithmétique nouvelle, qui déconcerte la raison, mais qui s'explique fort bien sur le plan historique par l'action du milieu où elle s'est élaborée, allait devenir le tourment des théologiens et exercer longtemps leur virtuosité. La masse des chrétiens, qui n'y comprenait rien, s'en désintéressait. Elle retenait seulement de l'enseignement officiel, que Marie, la mère de Jésus, du Verbe fait chair, était, de ce fait, la « Mère de Dieu ». Plus Dieu lui paraissait lointain et son Verbe mystérieux, plus elle s'intéressait à cette femme, bénie entre toutes, qui avait été si intimement associée à l'œuvre du salut.

CONCLUSION

Arrêtons-nous sur cette constatation et, jetant un regard en arrière, rendons-nous compte du chemin qu'a parcouru Marie.

Elle vient de loin, de très loin, du pur néant. Elle a été conçue sous le ciel palestinien, en un rêve pieux, par un exégète à l'imagination féconde, qui, en un dur temps d'épreuves, cherchait à travers les Ecritures juives l'annonce d'un Sauveur providentiel et avait besoin de lui découvrir une mère. Ombre préposée à une ombre, projetée sur l'écran vaporeux d'un premier Evangile, elle y a fait son entrée comme une femme du commun, pareille à ses compagnes. Homonyme de la sœur de Moïse, elle a été doublée d'un mari également fantômatique, qui portait le nom glorieux du patriarche Joseph et dont la famille était censée remonter à David.

Transportée du sol pierreux de la campagne palestinienne dans la cité florissante de Rome, où toutes les chimères mystiques trouvaient un bon accueil, elle y a été vivement prise à partie par un Levantin misogyne, qui ne pouvait admettre qu'un Dieu logeât dans le sein d'une femme. Pour réagir et se faire valoir elle s'est affinée, elle a pris l'allure séduisante d'une exquise adolescente qu'un Ange même trouvait « pleine de grâce ». Puis, comme les critiques se renouvelaient et s'amplifiaient, elle s'est parée d'une nouvelle jeunesse, elle a fourni la preuve manifeste d'une virginité perpétuelle toujours immaculée.

Allant des rives du Tibre à celles plus spacieuses et fertiles du Nil, elle y a rencontré son grand modèle, Isis, tenant emmailloté, en ses bras joints, son divin fils Horus. Elle s'est familiarisée avec cette attitude, elle s'est muée en une Isis chrétienne portant, serré contre sa poitrine, l'enfant Jésus. A mesure que

le Christ a été reconnu comme un Dieu véritable, consubstantiel au Père, elle a donc été associée au culte dont il était l'objet. Sa maternité divine a été officiellement reconnue jusqu'en Asie Mineure, à Ephèse, en plein Concile œcuménique, aux acclamations de la foule.

Désormais, son culte est solidement établi. Il ira toujours en se développant. Marie participera aux hommages rendus à son Fils et au Père éternel. Elle complètera la Trinité en union avec le Saint Esprit, dont l'Evangile a fait son conjoint et dont elle tiendra souvent la place. Chaque jour des millions de dévôts et de dévôtes lui adresseront la fervente prière adjointe à la salutation angélique : « Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs... ».

D'innombrables fidèles lui réciteront des litanies plus longues encore et plus louangeuses que celles qui sont mises par Apulée dans la bouche d'un adorateur d'Isis. Ils l'appelleront des noms les plus flatteurs : « Maison d'or, Arche d'alliance, Porte du ciel, Etoile du matin, Santé des malades, Refuge des pécheurs, Consolation des affligés, Secours des chrétiens, Reine des Anges et des Archanges, et des Prophètes et des Apôtres, des martyrs et des confesseurs et des vierges, de tous les Saints »

Cette femme, qui n'a pas réellement vécu, sera plus aimée, plus fêtée, plus adulée que celles qui ont été les plus vivantes et que les plus parfaites. Elle sera plus célébrée, plus exaltée, plus glorifiée que Dieu même. Dans la religion populaire de l'Egypte du début de notre ère, Isis tenait plus de place qu'Horus et même qu'Osiris. On peut en dire autant aujourd'hui de Marie. Sa figure a plus de relief et d'attrait pour les âmes que celle du Père éternel et du Verbe incarné.

Une idée, qui se rattache étroitement à celle de sa maternité divine, s'est affirmée au cours des siècles avec une force croissante et tend à s'imposer. Comme c'est par Marie que le Sauveur a été donné aux fils d'Adam, c'est par son intermédiaire que leur salut commun doit s'opérer. Elle est la grande Médiatrice entre Dieu et les hommes. Toutes les demandes doivent passer par elle. Par elle aussi, par son canal providentiel viennent toutes les grâces.

Cette croyance est aujourd'hui si courante et même si officielle qu'elle semble appelée à devenir un dogme. Ainsi Marie se rapproche de plus en plus de Dieu. Elle tend non assurément à le supplanter mais à le suppléer. A son sujet, on peut dire vraiment qu'elle va « de zéro à l'infini ».

TABLE DES MATIÈRES

Introduction ..... p. 1

I. Origines Palestiniennes :

A. Pas de mère du Christ 2

B. Mère symbolique 5

C. Mère semblable aux autres 9

II. Origines romaines :

A. Antithèses de Marcion 11

B. Synthèse orthodoxe : maternité virginale 13

C. Résistances gnostiques 19

D. Nouvel accomodement : triple virginité 23

III. Origines égyptiennes :

A. Marie nouvelle Isis 30

B. Marie patronne des moines 31

C. Marie « mère de Dieu » 34

Conclusion 38

Le Gérant : Georges Ory

Imp. Leroy - La Ferté-Macé (Orne) Dépôt légal 2e trim. 1954